

LE PLAISIR des lectures

- Best-sellers : les hauts et les bas d'un terme familial/D-2
- Lettres québécoises : *Les Enfants parfaits*, de Pierre Voyer; *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, de Marc Robitaille/D-3
- Lettres allemandes : Ingeborg Bachmann en traduction/D-4
- Feuilleton : *Un certain goût pour la mort*, de Phyllis Dorothy James/D-5
- Musique : *Carl Maria von Weber*, de John Warrack/D-6
- Posthume : les *Chroniques de René Lévesque*/D-7
- Carnets : *La Troisième Greffe du coeur*, de Michel-M. Solomon/D-8
- Vitaines : les livres du quotidien/D-6; les sciences humaines/D-7

Montréal, samedi 30 janvier 1988



Victor-Lévy Beaulieu Inventer son propre bateau

JEAN ROYER

VICTOR-LÉVY Beaulieu en mène aussi large qu'avant le référendum de 1980. Comme beaucoup d'autres, l'écrivain a troqué l'amertume de l'échec politique pour la sérénité de la création littéraire. Si l'on se fie au ton qu'il a pris pour notre entretien, la semaine dernière, on peut comprendre que, pour le romancier, « l'indépendance du Québec reste un minimum » et que son rôle sera désormais « d'occuper le territoire de l'imaginaire ». C'est à partir de là que le pays déborde, me lance Victor-Lévy Beaulieu.

La sérénité de l'écrivain lui vient sans doute des succès de *L'Héritage*, roman et téléroman : déjà 14,000 exemplaires imprimés par le coéditeur Alain Stanké et un auditoire de 1,400,000 téléspectateurs à l'antenne de Radio-Canada le mercredi soir. L'auteur souhaite, avec cette nouvelle oeuvre, « contribuer à dessiner un peu mieux la cartographie québécoise ».

L'Héritage se passe à la fois dans le haut du fleuve, à Montréal, et dans le bas, à Trois-Pistoles. Au départ de cette saga, deux personnages qui nous rappellent que nous sommes encore en pleine civilisation du livre et qui sont, dit l'auteur, « le double blanc et le double noir ». Philippe Couture, homme d'affaires le jour et poète la nuit, a tellement lu de poésie qu'il parle comme un poète. Xavier Galarneau, cet austère protestant, a tellement lu la Bible qu'il parle comme un oracle.

« On m'a reproché la violence des Galarneau, dit Beaulieu. Mais cette violence verbale n'est pas une vio-

lence gratuite. On ne se donne pas de coups de poing comme c'est déjà arrivé dans l'univers de Jean-Paul Bel-leau. Chez les Galarneau, c'est une violence très habitée. J'ai respecté l'esprit de Français protestants habitués de vivre dans une sorte de *mal-confort* et capables de répondre sans aller plus loin. C'est aussi très québécois, cette peur qu'on a de voir sortir les sentiments. En même temps, il y a, je crois, de beaux moments de tendresse, entre Junior et Julie, entre Xavier et Miville, par exemple. »

D'autre part, ajoute l'auteur, « il ne saurait y avoir de descente réelle dans la conscience québécoise sans excès : il y a un au-delà du réel par lequel se transfigure la banale vie du banal quotidien. Et, me semble-t-il, c'est ce qu'expriment mes personnages, que ce soit Xavier, ou Philippe (lisant Paul-Marie Lapointe), ou Miriam, ou Albertine et sa longue chevelure noire de princesse malé-cite déchue, ou bien les grandes oreilles décollées de Ti-Bob Cayouette, ou bien ce James Dean qu'est parfois Junior, ou bien encore Gabriel, l'homme-cheval rêvant au royaume des centaures aux confins des Trois-Pistoles ».

De tous ces protagonistes, Philippe Couture est, certes, le plus étonnant. Cet écrivain qui se croit raté a lu tous les poètes québécois. Tout comme l'avait fait Victor-Lévy Beaulieu afin de nourrir son personnage. « J'ai toujours été fasciné par la poésie, dit Beaulieu. J'admire ceux qui refont en dix lignes une métaphore de la vie dépouillée de l'anecdote et de l'archétype. Le poète ne peut s'en sortir que par la force du langage. Relire toute notre poésie m'a révélé quelque chose de



VICTOR-LÉVY BEAULIEU :

« Ce n'est pas moi qui deviendrais marin mais j'aime bien regarder le fleuve. L'eau, c'est un beau moyen de voyager dans l'imaginaire. »

Photos Jacques Grenier

fabuleux : on peut y passer sa vie et y trouver tout ce dont on a besoin, ce qui n'était pas le cas il y a 50 ans. Et si tu ajoutes aux Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron, Claude Gauvreau, François Charron, les auteurs

Suite à la page D-8

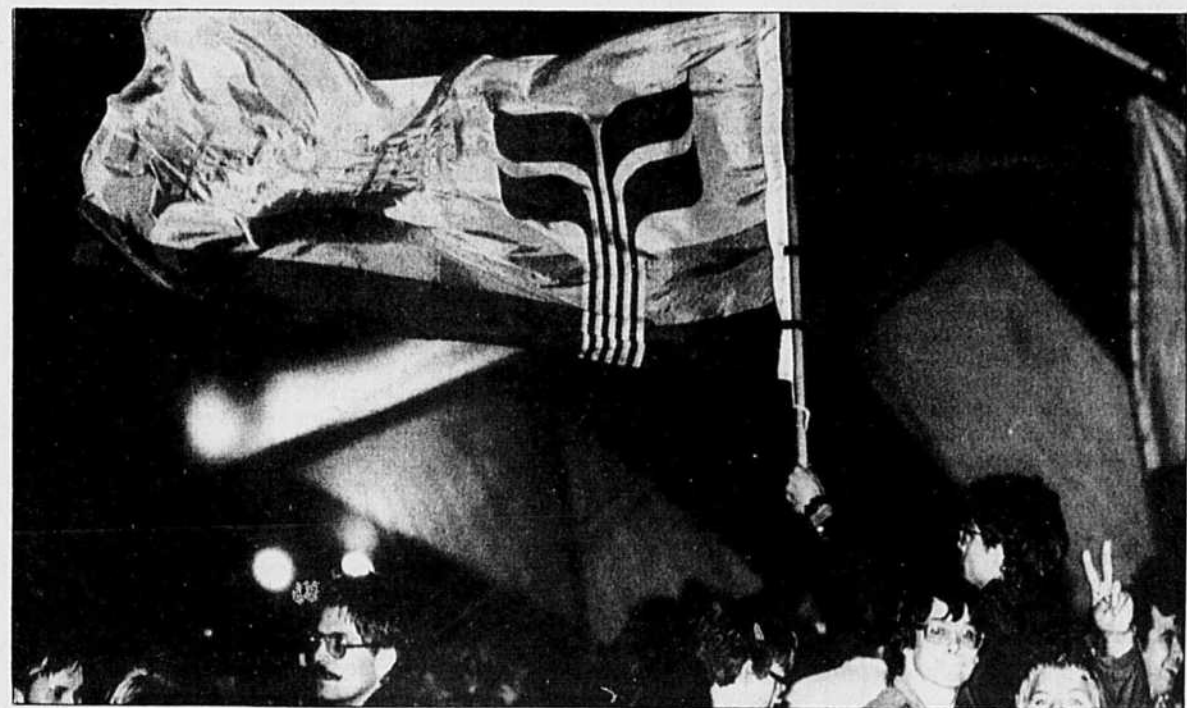
Quand de vieux démons viennent hanter le Manitoba



À l'été 1983, le Manitoba vit des heures dramatiques. Le gouvernement néo-démocrate est obligé de capituler et doit renoncer à son projet d'offrir aux francophones de cette province des services en français. Jacqueline Blay a mené enquête et les éditions du Bû, de Saint-Boniface, lancent, aujourd'hui même à Montréal, *L'Article 23*. Notre inédit est extrait de la conclusion de cette étude.

droits provinciaux. Pour cela, il mena sa lutte jusqu'en Cour suprême du Canada. Il refusait ce même droit de revendications aux particuliers qui voyaient leurs droits abrogés. Les conservateurs tournaient ainsi le dos au Canada et à leur parti fédéral pour des gains éphémères.

À plusieurs reprises également, les conservateurs ont manifesté un déplaisir profond face à la méthode choisie par le gouvernement Pawley : l'enchaînement constitutionnel. Grand défenseur des traditions canadiennes, Sterling Lyon ne pouvait pas accepter celle qui rendait aux Franco-Manitobains leurs droits



Manifestation de Franco-Manitobains à Winnipeg en 1983.

Photo CP

JACQUELINE BLAY

EN SORTANT de la Chambre, en laissant sonner les cloches, les conservateurs sortent de la tradition parlementaire et n'hésitent pas à dire au reste du Canada que la dualité culturelle et linguistique ne s'applique pas au Manitoba. Leur refus a eu des conséquences paradoxales car, en imposant la Cour suprême à Bilodeau, ils imposaient un bilinguisme provincial plus large que celui qui avait été conclu entre Ottawa, la SFM et le gouvernement provincial. Ils invitaient également les Franco-Manitobains à retourner à l'avenir devant les tribunaux pour obtenir un bilinguisme aux niveaux municipal et scolaire. Lyon et ses députés ont également mené une lutte des plus anti-démocratiques en affirmant que les gouvernements avaient plus de droits que les particuliers. Chef de la dissidence provinciale lors de la question constitutionnelle fédérale, Lyon ne pouvait pas admettre qu'une nouvelle constitution réduise les

et plaçait la langue française au Canada un peu plus en évidence.

Peu de Canadiens furent réellement convaincus que les conservateurs manitobains respectaient les francophones. Peu de Canadiens ont accepté l'argument voulant que les 60,000 Franco-Manitobains soient réellement une menace pour le million de Manitobains dont la langue est, de toute façon, l'anglais. En refusant le bilinguisme, les conservateurs ont refusé, au nom des générations futures de Manitobains, une ouverture d'esprit sur le reste du pays et sur l'autre culture officielle. Ce faisant, ils ont entraîné dans leur sillage ceux qui, parce qu'ils ne font pas partie de cette autre culture officielle, ne voulaient pas avoir un sentiment d'échec et prônaient donc un unilinguisme provincial, à défaut de national.

Le débat linguistique de 1983-84 a dévoilé, crûment quelquefois, les vraies motivations derrière les

Suite à la page D-8

Les éditions du Méridien : une belle histoire de famille

FRANCE LAFUSTE

« D'ÈMES AÎNÉS, j'ai hérité discernement, perspicacité et désir de bâtir », me disait tout récemment François Martin, jeune président des éditions du Méridien. Il faut dire que la filiation est de taille : le grand-oncle est nul autre que le père Emile Deguire, directeur des *Annales* de l'Oratoire Saint-Joseph pendant de nombreuses années, le père, Victor Martin, annonce fièrement ses 40 ans de bons et loyaux services à la maison d'édition Fides où il était directeur commer-

cial, la mère, Raymonde Simard-Martin, a été pendant longtemps directrice de la section littérature jeunesse chez Fides également. J'allais oublier Paul-Aimé Martin, l'oncle vénéré, fondateur de cette illustre maison d'édition québécoise.

François Martin, conscient de ce qui lui a été donné en partage, s'applique avec tout l'enthousiasme et l'optimisme de ses 35 ans à faire prospérer son entreprise, aidé de sa mère, aujourd'hui directrice générale, et de son père, vice-président. Ce jeune bâtisseur n'a peur ni des mots ni de la concurrence et promet à sa maison d'édition d'être « l'une

des plus importantes du Québec d'ici deux ans », ni plus ni moins. Cela ne l'empêche pas de dire en plaisantant qu'il n'a de président que le titre.

Au travail depuis l'âge de 17 ans, né dans une famille de huit enfants, il met aujourd'hui à profit ses études en sciences politiques et en histoire. Il pense stratégies commerciales, marges bénéficiaires, coups médiatiques, et affirme sans ambages : « Si on ne regarde pas loin, si on n'a pas beaucoup d'ambition, on fait du sur-place. Le tout, c'est de savoir choisir les bonnes avenues au bon

Suite à la page D-6

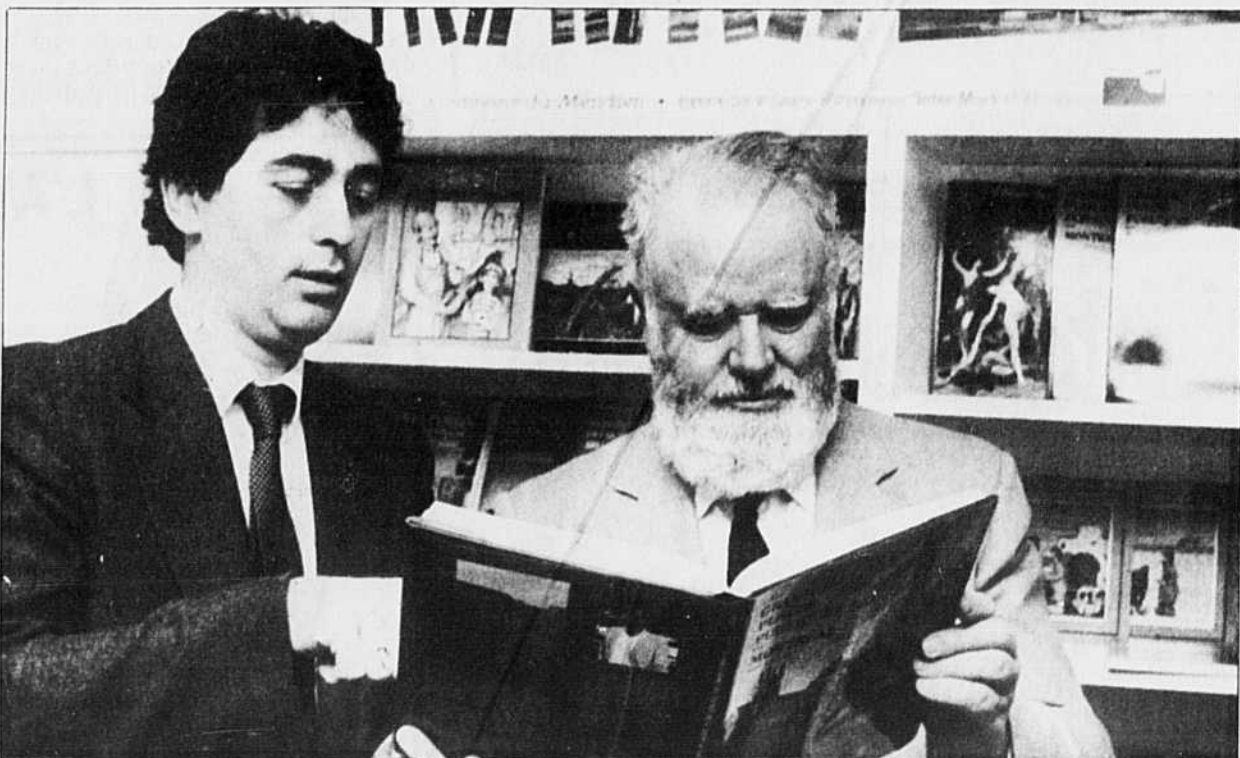


Photo Jacques Grenier

Le président des éditions du Méridien, FRANÇOIS MARTIN (à gauche), et son père, VICTOR, qui a travaillé durant 40 ans pour la maison Fides.

FRANCE THÉORET
ENTRE RAISON
ET DÉRAISON
LES HERBES ROUGES



172 p. — 17,95\$

FRANCE THÉORET ENTRE RAISON ET DÉRAISON

- Une rigoureuse interrogation sur la langue, l'inscription de la folie dans la culture, l'imaginaire du réel.
- De tout ce qui a pu être dit ou écrit jusqu'ici sur l'écriture des femmes, l'auteure apporte une dimension inédite à ce débat.

ESSAIS

LES HERBES ROUGES

ESSAIS

- À l'écoute de la turbulence intérieure, l'auteure explore avec passion les possibilités d'émergence des nouvelles formes de la subjectivité.
- *Entre raison et déraison* révèle la voix singulière et exigeante de France Théoret.



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Myriam première	Francine Noël	VLB	(1)*
2	La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(2)
3	Une invitation pour Matlock	Robert Ludlum	Laffont	(3)
4	La Nuit sacrée	Tahar Ben Jelloun	Seuil	(4)
5	Brume	Stephen King	Albin Michel	(5)
6	L'Amour au temps du choléra	G. Garcia-Marquez	Grasset	(-)
7	Sans les mains	P. D. James	Mazarine	(-)
8	Blizzard sur Québec	Alice Parizeau	Québec/Amér.	(6)
9	L'Héritage	Victor-L. Beaulieu	Stanké	(9)
10	Corps à corps	A.-E. Dreuilhe	Gallimard	(8)

Ouvrages généraux

1	La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(2)
2	Dieu ne joue pas aux dés	Henri Laborit	éd. de l'Homme	(3)
3	Astérix chez Rahazade	R. Gosciny A. Uderzo	Albert René	(1)
4	Le Guide du vin	Phaneuf	La Presse	(4)
5	La Part du lion	Linda McQuaig	du Roseau	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoufe, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Li-vre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, dimanche à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brise-bois reçoit le psychanalyste Jacques Goldberg.

À **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit par-fois un écrivain.

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis. La pro-chaîne aura lieu le 2 février.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « La France a du rythme », Bernard Pivot reçoit Marie-Paule Belle, Pascal Quignard, Philippe Gumpowicz et Jean-Claude Denis. (Reprise le dimanche 7 février à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Bel-les Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littéra-ture.

À **Radio-Canada**, les mardi 2 et vendredi 5 février, à l'émission *L'Aventure*, Robert Blondin s'entretient avec Arlette Cousture, au-teur du *best-seller Les Filles de Caleb*.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30 : *Textes*. Yves Bois-vert lit des extraits de Roland Giguère (*La Main au feu*, éditions Typo). Produite par CFLX-FM (Sherbrooke), l'émission est égale-ment diffusée sur CKRL-FM (Québec).

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Sté-phane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Roch Poisson (fiction) et Robert Mélançon (poésie).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/es-pionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Jacques Folch-Ribas.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « L'Empire des lettres », introduction à la littérature chinoise classique (4e de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, vendredi à 17 h : *L'Art et la plume*. « La cri-tique littéraire » (5e de huit émissions); invité : Bertrand Poirot-Del-pech, de l'Académie française, critique littéraire au journal *Le Monde*.

— M.M.

Les best-sellers

Anglomanie ou néologisme: les hauts et les bas d'un terme familial

PIERRETTE DIONNE

BEST-SELLER : un terme qui s'est vraisemblablement imposé aux lec-teurs des années 1980, bien que son emploi en français portait « l'em-preinte du snobisme », avertissait Radio-Canada en 1965.

Mais, en fait, qu'est-ce qu'un *best-seller*? L'étude du terme montre qu'il est un mot anglais, un angli-cisme, un néologisme ou une anglo-manie. Il s'applique à un livre, dis-que, article, objet, chose, personne ou auteur, selon les divers ouvrages de référence. *Best-seller* est qualifié, notamment, de succès de vente, grand ou gros, de succès auprès du public, de succès de vente en librairie, de record de vente ainsi que de super-succès.

L'origine du mot *best-seller* se si-tue à la fin du 19e siècle aux États-Unis. Il désignait « *one of the books having the largest sale of the year or the season* », selon le prestigieux *Ox-ford English Dictionary*. En français, c'est au *Dictionnaire des anglicismes* des éditions Larousse que l'on re-trouve les premières attestations du mot *best-seller*. Il indiquait, en 1934, un « article qui a obtenu un grand succès de vente ». Il qualifiait les automobiles « populaires à bas prix, les *best-sellers* » dans la revue *L'Auto*.

Par la suite, vers la fin des années 1950, l'éditeur Robert Laffont s'ap-propria le mot « *best-seller* » pour désigner particulièrement une col-lection qui mettait vraiment en évi-dence les succès américains. Il attri-buait ainsi un sens nouveau au terme *best-seller*, qui désignait, selon *Le Petit Robert*, « un livre qui avait ob-tenu un grand succès de librairie ».

En 1980, dans le *Dictionnaire des anglicismes*, collection « Les usuels du Robert », on souligne que le « *best-seller* est mal assimilable par le sys-tème français; on peut le remplacer par succès de librairie, plus long, comme le sont toujours les traduc-tions françaises des composés an-glais ».

On observe, malgré tout, que, dans les années 1980, *best-seller* est de plus en plus utilisé dans le milieu du livre et dans les médias. Un certain nombre d'attestations permettent de constater que « *best-seller* » qualifie très souvent le livre qui a obtenu un grand succès de librairie dans divers genres de littérature. L'étude lexi-cographique et les nombreuses cita-tions d'emploi du terme « *best-seller* » permettent de constater que le sens qui lui est attribué, lorsqu'il est utilisé dans la langue française, est rela-tivement instable depuis les premiè-res attestations. Comme on le con-state, le terme est composé d'élé-ments de nature différente, même lorsqu'il est attribué au livre. Il peut y avoir, en plus, des *best-sellers* à plusieurs niveaux. C'est une « néces-sité inévitable », dira-t-on. Il y aurait le « naturel », l'« artificiel », le « *best-seller* inattendu », le « *quick-seller* », le « *solid-seller* ». Le libraire québé-cois, pour sa part, déclare que le *best-seller* « est un livre qui connaît un succès commercial », « qui se vend très bien », et ajoute que « la vente est rapide et en grande quan-tité ». Le critère essentiel pour dé-finir un *best-seller* est, selon les pro-fessionnels du livre, le volume de ventes et la vente rapide en particu-lier.

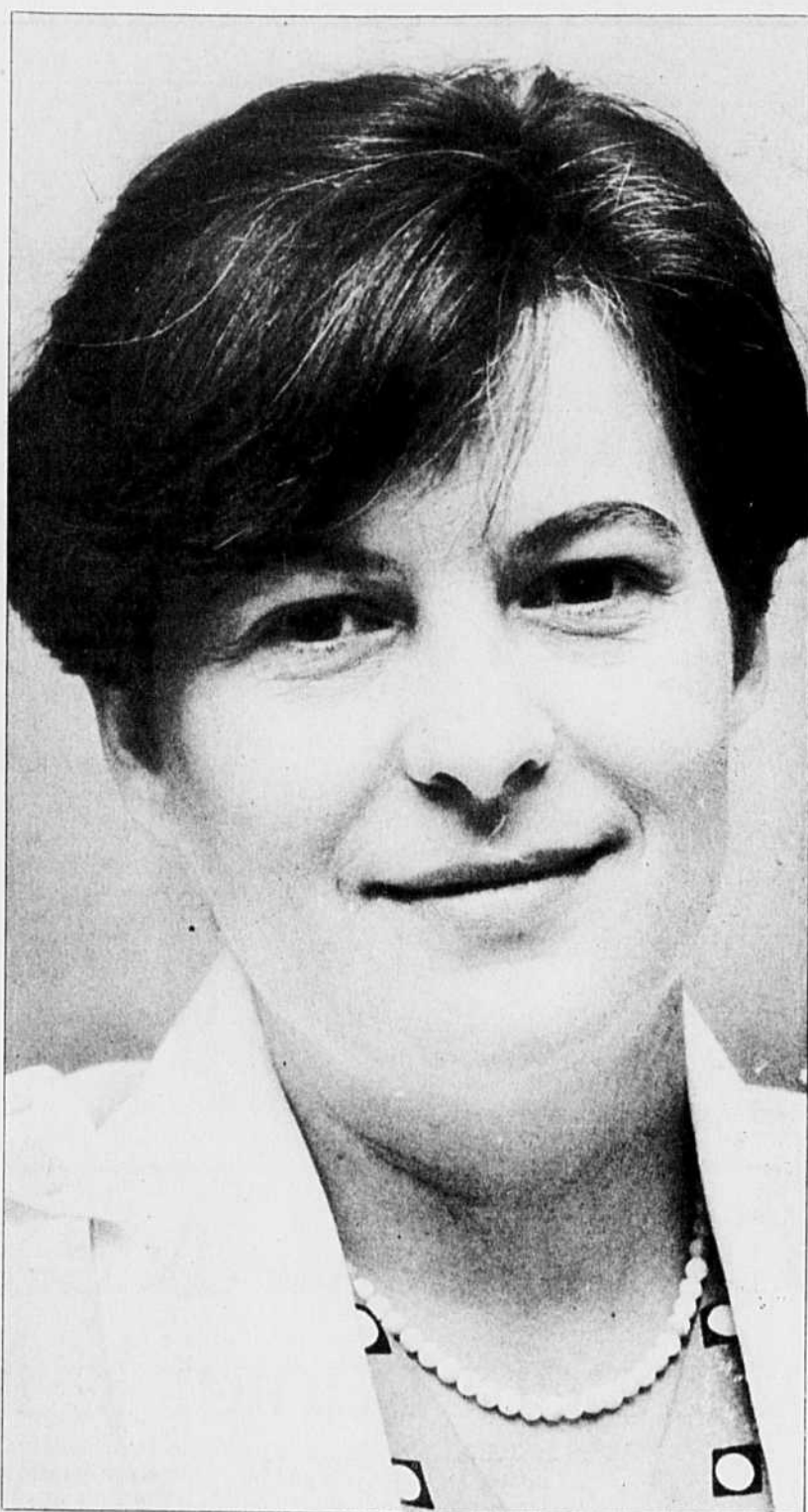
L'emploi de « *best-seller* » en fran-çais est extrêmement courant, tant dans le monde du livre que dans les médias en général, et son utilisation

est parfois ambiguë. Non seulement le terme désigne-t-il un livre qui a ob-tenu un grand succès de librairie mais il est utilisé occasionnellement pour annoncer le livre encore sous presse qui deviendra (ou non) le pro-chain succès de vente. On tente, en quelque sorte, de prédire (ou de pro-voquer) la réussite d'un livre, bien que celle-ci serait de caractère im-prévisible et mystérieux, du moins en français. Les professionnels du milieu reconnaissent, toutefois, que la fabrication d'un *best-seller* pro-cède de la combinaison d'un certain nombre d'éléments comme le thème susceptible de rejoindre l'intérêt d'un large public, le talent d'écriture, la personnalité de l'auteur, sa noto-riété, la qualité de la documentation, le temps de sortie en librairie et le ti-tre accrocheur même.

De nos jours, les listes de *best-sel-lers* des journaux sont régulièrement consultées. LE DEVOIR, pour sa part, retient comme *best-sellers* 10 titres dans la catégorie « fiction et biographies » et cinq dans celle des « ouvrages généraux ». Les titres sé-lectionnés apparaissent comme un ensemble représentatif des meil-leurs vendeurs de la semaine, selon la compilation des données fournies par 16 libraires du Québec.

On le constate, le terme *best-seller* a sensiblement évolué au cours des ans, de même que les mentalités. En France, contrairement aux États-Unis, une certaine connotation péjo-rative était attachée au terme. Il semble qu'elle soit disparue en ma-jeure partie puisque le mot *best-sel-ler* est maintenant répandu autant du côté des professionnels que des au-teurs et des médias. Par ailleurs, chez nos voisins du Sud, le *best-seller* tend plutôt à devenir « *a good solid commercial work* ». Au Québec, on le constate, le terme est complètement assimilé, tant dans le monde du livre que dans les médias.

ARLETTE COUSTURE, dont le double roman *Les Filles de Caleb* s'est maintenu pendant des mois à la liste des *best-sellers*, sera l'invitée de Robert Blondin à CBF, la semaine prochaine (voir « Les ondes littéraires », radio AM).
Photo Jacques Grenier



LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Une collection franco-québécoise

UN OUVRAGE intitulé *Genèse de la théorie cellulaire*, de François Duchesneau, inaugure la collection « Analytiques » que viennent de lancer les éditions Bellarmin (Montréal) et la Librairie philosophique J. Vrin (Paris).

Selon la maison Bellarmin, la nouvelle collection internationale francophone accueillera « des ouvrages consacrés à la pensée formelle, à l'histoire et à la philosophie des sciences ».

François Duchesneau, auteur de *Genèse de la théorie cellulaire*, est professeur de philosophie et d'histoire des sciences au département de philosophie de l'Université de Montréal. Il est codirecteur avec Sylvain Auroux, de l'Université de Paris-VII, de la

collection « Analytiques » chez Bellarmin/Vrin.

Le prix John-Glassco

L'ASSOCIATION des traducteurs littéraires décernera, cette année encore, le prix John-Glassco, créé à la mémoire d'un écrivain et traducteur canadien. Le prix, doté d'une bourse de \$ 500, couronne chaque printemps une traduction vers le français ou l'anglais, parue l'année précédente chez un éditeur canadien. Il doit s'agir d'une première traduction littéraire publiée par un traducteur vivant au Canada.

L'an dernier, la lauréate du prix John-Glassco était Liedewy Hawke, de Willowdale (Ontario), qui a traduit en anglais le journal intime d'Henriette Dessaulles, auteur de contes pour enfants et chroniqueuse au DEVOIR au début du siècle.

Les auteurs et éditeurs intéressés peuvent obtenir plus de détails en s'adressant au Comité du prix de traduction John-Glassco, Association des traducteurs littéraires, 41, avenue Chesterfield, Montréal, H3Y 2M4. À Montréal, on peut aussi communiquer avec Marie-Andrée Clérault au 466-5618, ou avec Jane Brierley au 482-6508. La date limite pour participer au concours est fixée au 15 février.

Le P.E.N. Club au Canada

LE PROCHAIN congrès mondial du P.E.N. Club international se tiendra à Toronto du 23 au 27 septembre et à Montréal du 27 septembre au 1er octobre. Fondé à Londres en 1921, le P.E.N. Club fut représenté au Canada dès 1926 par un centre bilingue à Montréal. Celui-ci s'est scindé en 1982 pour donner naissance à un centre anglophone à Toronto et à centre francophone à Montréal.

Notre collaborateur Jean Éthier-Blais est président du Centre francophone canadien. On obtiendra plus de renseignements

sur l'adhésion au P.E.N. Club et sur son prochain congrès mondial en s'adressant au trésorier, René Le Clère, Fondation MacDonald-Stewart, 1195, rue Sherbrooke ouest, Montréal, H3A 1H9; tél. : 481-4472.

On lance chez Fides

LES ÉDITIONS Fides lanceront lundi sept ouvrages : *Félix-Antoine Savard, le continent imaginaire*, de Iolande Cadrin-Rossignol; *Le Nigog*, tome 7 de la collection « Archives des lettres canadiennes »; *Les Bigot, du XVIIe siècle à la Révolution*, de Jean-Claude Dubé et Pierre Julien-Laferrrière (collection « Fleur de lys »); *Les Temps changent. Une génération se raconte*, de Jean-Paul Lefebvre; *L'Institution de la théologie*, de Fernand Dumont, et *Le Magistère incertain*, d'André Naud (collection « Héritage »); *Construire une science de la religion*, de Jacques Goulet.

Le lancement aura lieu dès 17 h 30 le 1er février, à la salle de lecture de la Bibliothèque nationale (1700, rue Saint-Denis).

Place aux poètes à 13 ans

C'EST en l'absence de Janou Saint-Denis, fondatrice et « poète animante » de la Place aux poètes, qu'une dizaine d'auteurs marqueront, le 3 février, le 13e anniversaire de ce rendez-vous hebdomadaire des amateurs de poésie. Catherine Larivain et Marcel Rivard animeront la soirée anniversaire, avec la participation de Louise de Gonzague Pelletier, Louise Brissette, France Bonneau, Francine Sénéchal, Madeleine Garneau-Nadeau et Anne-Marie Gélinas. Ils liront des poèmes et autres textes de Janou Saint-Denis qui, entre-temps, participe au Festival olympique des arts, à Calgary.

Place aux poètes débute à 21 h le mercredi, à La Folie du large (1021, rue de Bleury, angle Viger).

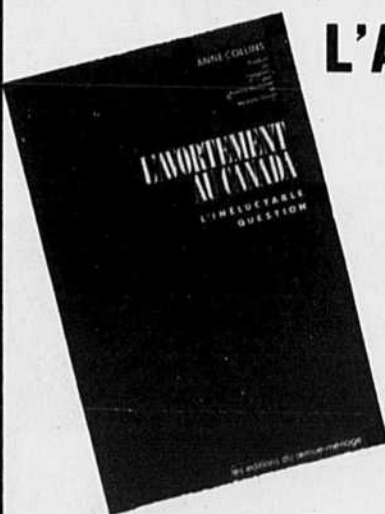
Aimez-vous

Stendhal

?

Devenez membre de
l'Association Internationale
des Amis de Stendhal
section montréalaise

Pour tous renseignements;
tél.: (514) 398-7408 ou (514) 398-7409 (jour)



L'AVORTEMENT AU CANADA

Anne Collins

Pour comprendre tous les enjeux de cette inéluctable question:

- les batailles juridiques
- le débat moral et politique

320 pages — 21,95\$
Diffusion Dimeida

les éditions du remue-ménage

LE ROMAN DE NOTRE ÉPOQUE!

MYRIAM PREMIÈRE

de Francine Noël

«FRANCINE NOËL SIGNE UN DES TROIS OU QUATRE GRANDS ROMANS DE LA DÉCENNIE...

pour l'ampleur du propos d'abord, qui est de saisir la réalité sociale et culturelle d'une collectivité à travers l'expérience immédiate ou ancienne de trois femmes; pour l'écriture ensuite, qui épouse très exactement les contours de cette réalité». Réginald Martel, *La Presse*.

«Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'oeuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant...» Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

513 pages — 19,95\$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

13e mille



LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres

Un roman rocambolesque qui repousse les frontières du désir

LES ENFANTS PARFAITS
Pierre Voyer
Montréal, Guérin littérature
1987, 367 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

MÊME si c'est un coup d'épée dans l'eau, cette fois, je veux clamer mon indignation. Après, je pourrai me laisser aller au plaisir débridé que m'a procuré la lecture des *Enfants parfaits*.

Je lis rarement un livre qui soit sans fautes. Rarement. Je parle d'orthographe et de grammaire élémentaire. J'imagine Pierre Voyer, dont c'est le premier roman et qui, de façon très évidente, en a soigné artistiquement le style et la mécanique, qui a pris le temps de vivre et d'apprendre le monde avant de se livrer à sa gigantesque entreprise, je l'imagine ouvrant son livre frais sorti des presses et y trouvant des choses comme « nagueur » (p. 216) ou « délasser le corset » (p. 210); le chapitre 2, intitulé « Adios Ines », devenu en haut de page « Idios Ines » ! Ainsi de suite... C'est du sabotage !

Ceci dit, comme le livre risque de créer un raz de marée en librairie, l'éditeur aura l'occasion de se corriger au deuxième tirage. Car ce roman trouvera ses lecteurs chez les 7 à 77 ans. Une aventure rocambolesque et labyrinthique qui vous emporte à un rythme effréné de Laval à Bangkok, en Allemagne, au Pérou, en Hollande, en Floride, à Los Angeles et j'en passe, cherchant à élucider une ténébreuse affaire de trafic d'enfants et qui a cet effet pervers d'amuser le lecteur en lui laissant de constater que plus rien n'est

inconcevable. Science-fiction ? Bof, si peu ! Une fresque allégorique de la quête d'origine, du cordon ombilical en mal de s'accrocher; enfants cherchant parents qui cherchent enfants, amants cherchant leur moitié, savants et illuminés pourchassant leur rêve dément dans le joyeux tumulte des communes convoitises.

À chaque chapitre — il y en a une cinquantaine — on change de lieu, on change de date. Flash-back et sauts dans l'espace. L'auteur vous emmène serré dans sa toile grouillante de personnages. Ça commence et se termine à Laval en 1987 et ça remonte jusque dans les années 60. (Une table des matières aurait aidé à s'y retrouver dans ces chapitres si joliment coiffés, mais enfin, l'éditeur était distrait.)

À Laval, Benoît Lacasse et Léa Desjardins sont des enfants achetés. On sait combien il est difficile d'adopter des bébés, on comprend que les parents sollicités aient succombé, en ayant les moyens, à la facilité de l'opération. Pour Léa, ça se passera bien : ses parents ne sont pas cachottiers et son frère Sylvain est lui-même d'une mère porteuse. Mais, pour le « beau Ben » aux yeux en amandes et aux pommettes saillantes, qui apprend la vérité en surprenant une querelle de ses parents adoptifs, c'est un peu le début de la fin. Début de la recherche de ses vrais parents, d'un pays sur la carte. Début aussi de son amitié jurée dans le sang avec Luc Moreau qui, lui, ayant une mère veuve enfermée dans une tour de cigarettiers et de romans de Dénouement, embrasse la quête de Benoît.

Vingt-cinq ans auparavant, à La Carlota, quelque part en Amérique du Sud, la jeune Consuelo sert de bonne au *Doktor* Hertzmann. Le vieil alcoolique délire, elle prend des notes, apprend l'allemand et l'histoire de *Verlorellei*, ce château de la forêt



Photo Louise Lemieux/Guérin
PIERRE VOYER.

de Teutoburg où, au temps d'Hitler, il faisait des recherches en génétique sur la conception d'enfants parfaits, les « *Perlekinder* ». Consuelo est intelligente, ambitieuse, sans cœur et sans reproche. Comment elle deviendra Noémie von Klapp et prendra la direction de *Verlorellei* pour en faire ce laboratoire d'enfants parfaits, il faudra bien quelques chapitres et un défilé de personnages pour le comprendre. « Elle devait à Hertzmann le secret de la fabrication des *Perlekinder*, mais elle avait imaginé toute seule un système qui comprenait l'enlèvement des « donneurs » et des « porteuses » et la distribution lucrative des bébés. » Pour trouver les géniteurs parfaits, elle avait d'abord eu recours à Yanantha et à son « agramme ». Mais elle lui fera crever les yeux quand le *Doktor* Prazec inventera le « génétomètre ». Grâce à cet instrument, ses agents kidnaperont le nageur Johnny Assunção à Montréal, l'actrice Yasuko à Tokyo, l'horticulteur Thijs à Amsterdam (malheureusement pour lui, il préfère les garçons et il aura la langue coupée), la grande Gabonaise Wana à Libreville et d'autres ailleurs, pour les livrer à la « copulation contrôlée ».

Benoît vient-il de là ou de la filière de Sun Ji, qui vend les enfants parqués dans un camp à la frontière du Cambodge et du Laos ? Ou de la filière péruvienne, dont les trafiquants de cocaïne se sont reconvertis dans les enfants ? Que dire du père Guénette, dont la thèse sur « l'érotologie » étudiant le mythe du « complément parfait » est tombée dans les mains de Noémie von Klapp ? Pour le jésuite, les enfants parfaits ne peuvent être le fruit des seules combinaisons génétiques.

Je pourrais m'évertuer longtemps à rapailler les fils de cette histoire tentaculaire alors que ce qu'il y a de plus puissant dans ce livre, c'est le style du conteur. Pierre Voyer dessine les paysages, campe les personnages en quelques traits, en phrases courtes, expédie souvent les chapitres en moins de trois pages et, en quelques lignes, réussit à donner à ses personnages des rêves, des émois beaux et fous, à nous livrer un peu de leur secret, de sorte qu'ils ne soient pas réduits à l'état de fantoches ou de commodités de la narration. Il le fait d'une plume si alerte, si efficace, que son épais roman en acquiert une légèreté qui ne peut être obtenue que d'un patient polissage. D'où mon indignation pour les fautes. Je n'aime pas qu'on égratigne les belles choses. Sous l'apparente légèreté, sur un sujet par ailleurs grave, Pierre Voyer est un visionnaire qui repousse les frontières du désir. Il nous donne là un roman qui sera populaire parce que carrément tourné vers l'avenir. Ça nous change, non ?

Lance... et raconte

DES HISTOIRES D'HIVER, AVEC DES RUES, DES ÉCOLES ET DU HOCKEY

Marc Robitaille,
Montréal, VLB éditeur
1987, 142 pages

MICHEL GIGUÈRE

À L'HIVER 1966-67, Marc Robitaille avait 10 ans. Comme bien des Québécois de son âge, son monde gravitait autour de l'école et, surtout, du hockey. Vingt ans plus tard, il nous convie à retrouver cet univers avec lui dans son ouvrage *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*.

Robitaille a choisi la forme du « journal intime » plutôt que celle des « mémoires » pour narrer, avec les mots et les sentiments d'un gamin de 10 ans, ce récit dont la durée recoupe celle de l'année scolaire... et de la saison de hockey. Si Robitaille débute son livre par ce qu'on pourrait appeler les « blues du retour à l'école », il en arrive bien vite à nous

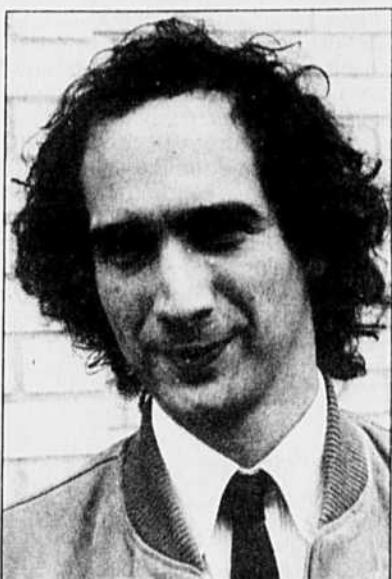
faire comprendre que sa seule véritable passion alors était le hockey et tout ce qui touche de près ou de loin à ce sport.

De nombreux lecteurs se reconnaîtront sans doute en parcourant ce livre. L'ouvrage de Robitaille ne peut laisser indifférent quiconque a joué au hockey dans la rue (au risque d'encourir les foudres des voisins), collectionné et échangé les cartes de hockey ou découpé dans les journaux les photos des joueurs de l'époque, des Jean Béliveau, Henri Richard, Gilles Tremblay ou Gump Worsley.

En cette année 1966-67, la dernière de la Ligue nationale à six équipes, le jeune Robitaille est, bien sûr, un partisan assidu du Canadien de Montréal, cette équipe qui prend tellement de place dans l'imaginaire collectif québécois. *La Soirée du hockey* du samedi est une fête, même s'il faut aller se coucher après la deuxième période. Robitaille profite, d'ailleurs, des passages sur le hockey télévisé pour rendre un hommage à René Lecavalier (dont il reprenait

les mots nouveaux dans ses travaux à l'école pour impressionner la maîtresse) mais aussi pour régler des comptes avec certains autres annonceurs toujours en place : « Il y a aussi des conversations avec les joueurs et M. Lionel Duval. J'ai appris que le hockey, c'est un jeu d'équipe et que ça se joue sur la glace et qu'il faut toujours donner 200 % ». Plus loin, ce sont les clichés utilisés par les entraîneurs qui sont ironiquement relevés : « L'autre fois, Toe Blake a dit que les gars étaient venus pour jouer mais que la *puck* roulait pas pour eux autres et qu'il y en aurait pas de facile. » Vingt ans plus tard, quatre ou cinq entraîneurs plus tard, les commentaires n'ont pas changé beaucoup...

Agréablement illustré par des cartes de hockey, des publicités ou des articles de journaux de l'époque, le livre de Robitaille séduit. L'hilarante première visite au Forum ou l'expérience décevante du « vrai » hockey dans « une ligne (sic) de hockey *mosquito* » — le hockey dans la rue est



MARC ROBITAILLE.

tellement plus amusant — comptent parmi les moments les plus savoureux du récit. Celui-ci culmine d'ailleurs, bien sûr, avec les séries éliminatoires du printemps de 1967, et se termine dans la tristesse comme l'auteur deviné ceux qui se rappellent la victoire en finale des méchants *Maple Leafs* de Toronto.

Faire durer le désir

LES RETOUCHES DE L'INTIME

Hélène Dorion
avec le parcours photographique de Louise Chatelain
Saint-Lambert, Le Noroît
1987, 99 pages

GÉRALD GAUDET

DÈS les premiers mots de son recueil *Les Retouches de l'intime*, Hélène Dorion nous met face à un intime tenté/menacé par l'extérieur. « Pour déjouer ton regard, écrit-elle, il me faudrait glisser dans cette mer que dessine l'horizon. Mais sans cesse je retourne à ton visage, tes épaules, tes bras. » Des intensités se disputent l'abandon. Que choisir des gestes de l'amoureux, de sa présence et de la ligne d'horizon où se disent l'ailleurs, l'imaginaire, l'ouverture, mais aussi l'absence, les départs et l'éloignement ? La poète semble avoir répondu au dilemme, mais on s'en apercevra en poursuivant la lecture, dans cet amour, on est plus près de la perte, de l'achèvement ou de la disparition que du commencement. Ne resteront bientôt que le vide, l'ombre, l'extérieur. Nous voici donc devant une poésie du murmure toute imprégnée « des désirs qui ne se racontent pas », qui ne peuvent plus

que se raconter en silence.

« De cette mort, rien ne peut être dit », écrit Hélène Dorion. Quelle est cette mort sinon celle de l'autre qui s'absente et s'en va rejoindre le domaine des ombres et celle que la femme porte en elle puisqu'elle se trouve désertée ? On lit : « J'essaie de trouver un lieu où la vie me serait possible, mais j'habite si loin de certaines avenues du réel. » Écrire, scruter des ombres, se souvenir : voilà un seul et même acte de recouvrement et d'attachement où se disent tout à la fois la disparition et le désir.

Dans le sillage de Saint-Denis Garneau — je pense au poème « Accompagnement » — Hélène Dorion imagine des voies par où se rendre jusqu'à l'autre qui ne cesse de fuir. Oublier est difficile. Aussi le poème devient-il l'écho sensible de ce qui relie encore à l'homme aimé, de ce qui se suspend à des gestes, à une voix, à une pierre, à un arbre. L'auteur semble « réciter » ce qui, côte à côte, dans une marche à l'intérieur d'elle-même, recrée le lien, réinvente le possible, parfois à son insu, sans nécessairement tout révéler du tremblement ou de la douleur. Aucune rage ici, de la mélancolie sans doute dans le ton, une tendresse fiévreuse

en tout cas, un très beau livre certainement : le corps d'amour se vit dans la faille que seul le désir (et l'écriture ?) maintient et corrige.

Peut-être, au fond, est-ce l'histoire même du désir (de l'amour, de la création ?) que nous offre ici Hélène Dorion lorsqu'elle cherche à traverser « l'image contrastée du réel » ? On se rappellera que Jean Royer a dû aller au-delà des « images de l'amour » pour rejoindre le corps réel de la femme et ainsi lui redonner la parole, permettre l'échange. Louise Dupré, pour sa part, a dû traverser l'attente pour éviter l'oubli et reconnaître qu'il y a « des lieux dont on ne revient pas ».

Hélène Dorion est de cette génération d'écrivains qui, sans rompre avec les aimé(e)s, développe d'autres courants d'émotion et de langage. À part, mais solidaire, sa poésie dialogue avec plusieurs moments d'écriture. Par exemple, j'ai cru entendre celle que les « poètes du pays » n'avaient pas écoutée. On dirait qu'elle assume, mais parlant en son nom cette fois, le fait de devenir arbre, racine, pierre. Et la femme n'est plus à l'image du pays absent, à naître. C'est l'homme qui le devient : il recouvre un réel absent, perdu (et pourquoi pas ? un pays perdu), avec lequel on échange pour mieux réaffirmer le désir dans son intensité et sa permanence. À ce niveau, si on est passé du laboratoire à la chambre dans la nouvelle poésie québécoise, comme l'a affirmé récemment Claude Beausoleil, la poésie d'Hélène Dorion nous montre que quelque chose s'est passé, en douce peut-être, et que certaines positions englobantes des années 1975-80 sont en train d'être réévaluées.

NOUVEAUTÉ THÉÂTRE

LES FANTÔMES DE MARTIN

de Gilbert Turp

Les fantômes de Martin, c'est un cri de désespoir et un message d'espoir. Que faut-il faire quand toutes les avenues sont bloquées ? Est-il permis de rêver, de refuser de rater sa vie quand on a vingt ans ?



116 pages — 9,95 \$

vlb éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

NOUVEAUTÉS ROMANS

Patrick Modiano

Le nouveau roman de Modiano et son premier récit autobiographique. C'était l'époque où les tournées théâtrales ne parcourent pas seulement la France, la Suisse et la Belgique, mais aussi l'Afrique du Nord. J'avais dix ans. Ma mère était partie jouer une pièce en tournée et nous habitions, mon frère et moi, chez des amis à elle, dans un village des environs de Paris. Patrick Modiano \$19.95



Fruttero & Lucentini

Une princesse romaine. Un guide érudit et minable pour touristes pressés. Leur imprévisible rencontre dans une Venise brumeuse et labyrinthique... Une énigme ironique et tendre par les auteurs de *La femme du dimanche*. \$24.95



Patrick Grainville

... est le roman de l'amour de l'art, l'épopée de la création, avec ses tourments, ses interrogations, ses intuitions, ses vertiges. \$29.95 Par l'auteur de : *Le paradis des orages*



Bertrand Visage

Tout à tour léger, tragique et visionnaire, cultivant avec fougue le mélange des genres, ce portrait emblématique de Palerm est comme une plongée dans l'animalité heureuse qui gît au fond de tout désespoir. \$22.95 Par l'auteur de : *Tous les soleils* (Prix Femina 1984)



Thomas Pynchon

Le chef-d'œuvre très attendu de Pynchon. Reprise de l'édition parue chez Plon en 1975, sous le titre de *Rainbow*. Cette nouvelle édition a été revue et corrigée par le traducteur. \$47.95



Editions du Seuil

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!



Santé et Services sociaux Québec

LA VITRINE
DU LIVRE

GUY FERLAND

PROUST

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 3 volumes dans un coffret.

LA COLLECTION « Bouquins », avec son format pratique, son prix modique, ses caractères d'impression uniques (à l'anglaise) et sa présentation soignée, était toute désignée pour l'édition de la grande oeuvre de Proust. On a mis l'accent sur l'accessibilité du texte pour le grand public sans sacrifier en rien l'appareil critique qui se trouve en notes et en préfaces. Le texte est établi par de grands spécialistes sous la direction de Bernard Raffalli, maître de conférences à la Sorbonne. La grande originalité de cette édition réside dans un *quid* Marcel Proust de 350 pages, fort original, qui nous dévoile les aspects cachés de *La Recherche* et de la vie privée de l'auteur.

BIOGRAPHIE

Michel Tatu, *Gorbatchev. L'U.R.S.S. va-t-elle changer ?*, Le Centurion/Le Monde, 271 pages.

CETTE BIOGRAPHIE du numéro un soviétique, écrite par un éminent journaliste du journal *Le Monde* et un des grands spécialistes de l'URSS, est une excellente introduction à la situation socio-politique complexe de ce pays en plein bouleversement. L'auteur ne cache pas son admiration devant le leader soviétique et ses craintes face aux tâches qui attendent ce « Dubcek soviétique ». Il le décrit ainsi : « Mikhail Gorbatchev possède ce qu'il faut de cynisme et de dissimulation. Mais ce qu'il dissimule, c'est peut-être, entre autres choses, une dose d'idéalisme. Rationnel, mais pas tout à fait, car il y a aussi du sentiment dans cet homme-là. [...] Sa philosophie personnelle serait plutôt de ne pas en avoir. » Bref, il a tout pour réussir ses réformes et il est encore jeune...

POÉSIE

Jean-Charles Gille-Maisani, *Adam Mickiewicz, poète national de la Pologne*, Bellarmin, 878 pages.

EN SE BASANT sur la psychanalyse, la caractérologie, la graphologie et la morphopsychologie, l'auteur passe à la loupe l'oeuvre du grand poète national polonais (1798-1855). Il en arrive à la conclusion que Mickiewicz « est un cas idéal pour comprendre notamment l'évolution de la personnalité selon Jung, la dynamique interne du type intuitif ou la problématique du tempérament harmonique (lié au groupe sanguin A) ».



Le Centurion / Le Monde

PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

La Cité de Guernsey
Solenne et Guernsey



MODE

Gilles Lipovetsky, *L'Empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 345 pages.

« C'EST une histoire de la mode qu'on va lire, histoire conceptuelle et problématique, commandée non par la volonté d'en rapporter les inépuisables contenus, mais par celle de présenter une interprétation générale du phénomène et de ses métamorphoses sur une longue durée. » D'après l'auteur de *L'Ère du vide*, « la mode n'est plus un agrément esthétique, un accessoire décoratif de la vie collective, elle en est la clé de voûte ». Loin de s'en plaindre, comme le font certains autres philosophes, Lipovetsky affirme que « la séduction est ce qui réduit la déraison, le factice favorise l'accès au réel, le superficiel permet un usage accru de la raison, le spectaculaire ludique est un tremplin vers le jugement subjectif ».

PORTRAIT

Claude des Landes, *Michel Garneau, écrivain public*, Guérin littérature, coll. « Carrefour », 191 pages.

CET OUVRAGE multiforme contient une biographie, une présentation de l'oeuvre, un entretien inédit avec l'auteur et une large bibliographie qui recense, outre les créations de Michel Garneau, les études consacrées à cet auteur. Le tout est abondamment illustré et présenté avec soin. C'est une bonne introduction à cet « écrivain public » qui a utilisé toutes les formes de langage : poésie, théâtre, chanson, radio, télévision et cinéma.

NOUVELLE

Les Meilleures Nouvelles de l'année 87, présentées par Christine Ferniot, Syros, coll. « Alternatives », 219 pages.

« NOS JOURS, de plus en plus hachés où les moyens audiovisuels nous abreuvant à chaque heure de drames et mettent nos nerfs à vif dès l'aube, ressemblent de plus en plus à ces éclats que doivent être les nouvelles : anecdotes à minimum de commentaires, détentes et bonds sauvages qui restent en suspens et nous laissent saisis, mais avec l'avantage de sauter vers le beau, étincelles de l'insaisissable, et de transformer l'étrange en monnaie courante. » Cet extrait du texte de Daniel Boulanger intitulé « De la nouvelle », qui ouvre le présent recueil des plus illustres novellistes français, montre bien les avantages de la nouvelle sur les autres genres littéraires.

vers la diététique ou la cuisine de régime.

Dans *Poissons et fruits de mer*, le restaurateur de grand renom qu'est Patrice Dard, fils de Frédéric Dard, alias San-Antonio, invite à la célébration. Limande-sole grillée au paprika, sébaste à la sauce féroce, saumon à l'orange, coquilles Saint-Jacques aux poireaux, croque-monsieur au crabe, quiche d'anguille, brochet grillé à l'oseille, mousse de thon et sole ou filets de truite à la menthe sont autant d'alléchantes suggestions au menu.

Bref, le chef Patrice, aussi journaliste et écrivain, glorifie dans l'assiette, avec un peu plus de 200 recettes, poissons de mer et poissons d'eau douce, mollusques et crustacés, le tout accompagné de quelques conseils pratiques sur la fraîcheur et la préparation des poissons.

Bachmann:
dénoncer tous
ces crimes impunis

BERLIN, UN LIEU DE HASARDS
Ingeborg Bachmann
traduit de l'allemand
par Marie-Simone Rollin
illustrations de Günter Grass
Actes sud, 1987, 53 pages

REQUIEM
POUR FANNY GOLDMANN
Ingeborg Bachmann
roman inachevé
traduction de Miguel Couffon
Actes sud, 1987, 79 pages

LETTRES
ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

ÉCRIT comme discours de remerciement à l'occasion de la remise du prix Büchner en 1964, *Berlin, un lieu de hasards* décrit le cours d'une maladie que Bachmann considérait comme la sienne, lui appartenant en propre. Il ne s'agit toutefois pas d'un mal de nature privée. La maladie, ici, caractérise une situation sociale dont Berlin devient le symbole, Berlin malade, mutilé, une ville où tout peut arriver et où, effectivement, tout arrive.

Dans cette vision surréelle de Berlin divisé, lieu de hasards et de destruction, la chambre d'hôpital est présentée comme le lieu de l'arbitraire où se joue l'inhumaine comédie de la médecine, où le bruit incessant de la circulation moderne arrive à rendre fous même ceux qui vivent « à l'abri », isolés, où l'on sent encore, 20 ans après la fin de la guerre, les horreurs qu'un passé lui aussi inhumain a laissées derrière lui dans ce Berlin autour duquel tout tournait, d'où tout partait, où tout revenait, où tout pouvait arriver.

Une vision surréelle, certes, allégorique, dans laquelle « toutes les minutes un avion traverse la chambre », frôlant « le crochet du gant de toilette », vrombissant « au-dessus des têtes, des cheveux collants de sueur », mais dans laquelle Bachmann parle très concrètement aussi de politique, cherchant et dénonçant avec minutie les liens existant entre

un crime historique, l'abrutissement général qu'il provoque et la souffrance particulière qu'il déclenche en elle et à laquelle elle ne peut survivre qu'en écrivant.

Requiem pour Fanny Goldmann, laissé à l'état de fragment, devait constituer le troisième volet d'un triptyque que l'auteur projetait sous le titre de travail « Variétés de morts ».

Fanny Goldmann, l'héroïne de ce roman inachevé, ressemble à celles des deux autres romans de la trilogie, *Malina* et *Franza*, dont j'ai parlé ici lors de la parution de la traduction française de *Franza* en 1986 : pour elles, l'expérience de la vie, et plus particulièrement celle de l'amour, met à jour une suite de crimes quotidiens, subtils, qui restent impunis. Injuste et révoltante, l'exploitation des plus faibles par les plus forts est encouragée par une société dans laquelle les minorités n'ont tout simplement pas le droit de vivre.

Ingeborg Bachmann poursuit ici, comme dans la plupart de ses livres précédents, la dénonciation des blessures mortelles que la société inflige

Rectificatif
Stevenson
et les villes

UNE COQUILLE s'est glissée dans la transcription de l'article de notre collaboratrice Monique La Rue (« L'appel de l'Amérique », page D-4 du PLAISIR DES LIVRES du 23 janvier).

Au troisième paragraphe, au lieu de « Un amour tout aussi profond pour les filles... », il fallait lire : « Un amour tout aussi profond pour les villes... »

Nos excuses à Mme La Rue et, à titre posthume, à Robert Louis Stevenson.

L'Inde
fantastique

LA NUIT DE L'INDIGO
Satyajit Ray
traduit de l'anglais
par Eric Chédaille
Paris, Presses de la Renaissance
coll. « Les Nouvelles étrangères », 1987

LETTRES
ÉTRANGÈRES

MARCEL JEAN

ON CONNAÎT Satyajit Ray parce qu'il est sans contredit le plus grand des cinéastes indiens. Ses films, *Pather Panchali* (1955), *Le Salon de musique* (1958) et *Le Joueur d'échecs* (1977), sont des chefs-d'oeuvre.

Mais ce que l'on sait moins de Satyajit Ray, c'est qu'il est un artiste complet, capable d'écrire le scénario d'un film, de le réaliser et d'en composer la musique avec un bonheur et une inspiration toujours renouvelés. Homme d'une activité intense, Ray a signé autour de 35 films depuis 1955, en plus de diriger, depuis 1961, un mensuel pour la jeunesse intitulé *Sandesh*.

Pour ce magazine, le cinéaste s'est fait caricaturiste et novelliste. Des nouvelles, il en a signé des centaines, la plupart s'inspirant des auteurs qu'il admirait dans sa jeunesse : Jules Verne, H.G. Wells, Sir Arthur Conan Doyle. Avec *La Nuit de l'Indigo*, publié aux Presses de la Renaissance, le lecteur francophone a, pour la première fois, l'occasion de se frotter au monde fantastique de Satyajit Ray. Auparavant, nous ne connaissions de lui que ses *Écrits sur le cinéma*, publiés chez Ramsay/Poche-Cinéma.

Recueil de 11 nouvelles, *La Nuit de l'Indigo* est rempli de mystères, de chiens rieurs, de voyages dans le temps, d'hommes qui se changent en serpents et d'oiseaux préhistoriques mangeurs d'hommes. Dans une langue simple, au charme un peu vieilliot, Ray évoque un pays où même les plus intrus sont en proie aux superstitions. Et l'on retrouve aussi dans cette Inde, au détour d'une phrase ou d'un léger détail, les vestiges d'un colonialisme anglais encore frais.

Le rythme lent et singulier de ces courtes nouvelles achève d'imposer un exotisme qui prend admirablement sa source dans une description minutieuse de la réalité indienne. Une réalité qui tout à coup bascule et fait place à l'imaginaire, dans la plus belle tradition des grands écrivains de fantastique. Et, lorsque Satyajit Ray, moins juvénile, se fait moraliste (*Pato Babu, star de cinéma*), c'est avec le même soin et la même assurance tranquille.



Photo : IN-Press

Le mur de Berlin près de la porte de Brandebourg.

à toutes celles et tous ceux qu'elle n'arrive pas à assimiler : « En effet, je prétends, et j'essaierai seulement d'en apporter une première preuve, qu'aujourd'hui encore un grand nombre d'êtres humains ne meurent pas mais qu'ils sont assassinés. »

Dans *Requiem pour Fanny Goldmann*, la victime est une actrice vieillissante qui ne pourra survivre à la trahison de son jeune amant. Subtilement, le jeune Toni, écrivain, se sert d'elle pour avancer dans sa carrière, étale leur vie commune au grand jour. Une fois son but atteint, l'amant goujat tire sa révérence et file à l'anglaise. Fanny Goldmann en mourra, incapable de comprendre un tel comportement. Comme Franza, comme tant d'autres avant elle, autour d'elle, Fanny sombre et disparaît. Avec chacune de ces femmes disparaît aussi un certain esprit. Ceux qui leur ont injustement fait subir des sévices s'installent, eux, confortablement dans la carrière et jouissent du prestige dont ils ont réussi à s'entourer. Leurs crimes demeurent impunis. Quotidiennement. « Le virus crime, écrit Bachmann, est toujours aussi actif qu'à l'époque où le meurtre était à l'ordre du jour, ordonné et permis. » Dans la trilogie « Variétés de morts », l'auteur s'emploie à dénoncer ces crimes « qui requièrent de l'esprit, qui touchent à notre esprit » et « qui nous atteignent le plus profondément ». Ce sont des

estuaire

Les poètes
en revue

7 février à 17h
Louise Dupré et Jean Royer
Antonio d'Alfonso
et Guy Moineau

6 mars à 17h
Nicole Bernard
et Nadine Ltals

au Mélomane

812, Rachel est
(angle St-Hubert)
Montréal — Tél.: 526-9504

le rôle des
intellectuels

magazine littéraire

Le rôle des
intellectuels
de l'affaire Dreyfus
à nos jours



En vente chez votre librairie
DIFFUSION PROLOGUE

Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

Aujourd'hui 30 janvier
de 14h à 16h

J. R. LÉVEILLÉE

MONTREAL POÉSIE

présenté par

VLADIMIR KRYSINSKI

JACQUELINE BLAY

L'ARTICLE 23

Les péripéties législatives et
juridiques du fait français au
Manitoba 1870 — 1986

présenté par

PAUL-ANDRÉ COMEAU

Éditions du Blé St-Boniface

Vendredi 5 février de 17h à 19h

Contes et récits

d'aujourd'hui

Éditions XYZ

Vendredi 12 février de 17h à 19h

Michel Khalo

L'Académie du désir

vib éditeur

Samedi 5 mars de 14h à 16h

Francine Noël

Myriam Première

vib éditeur

Samedi 20 février de 14h à 16h

Marcel Trudel

Mémoires d'un autre siècle

BOREAL

Samedi 13 février de 14h à 16h

Michèle Mailhot

Béatrice vue d'en bas

BOREAL

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal

tél.: 274-3669

C'est bon pour
les méninges...

POISSONS ET FRUITS DE MER
Patrice Dard
Montréal, éditions de l'Homme
coll. « Cuisine d'aujourd'hui »
1987, 206 pages

NOTES
DE LECTURE

FRANÇOISE LAFLEUR

« SI TU ne manges pas ton poisson, tu ne retiendras pas tes leçons ! », disait à son petit-fils la grand-mère de Patrice Dard. D'ailleurs, le poisson a depuis longtemps la réputation d'agir favorablement sur l'intellect, du fait de sa riche teneur en phosphore. Mais l'ouvrage de Patrice Dard est davantage tourné vers la gourmandise et le raffinement que

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

FRANCINE D'AMOUR
LES DIMANCHES
SONT MORTELS

Grand Prix Littéraire Guérin

186 pages — 12,95\$

« Ironie. Tendresse. Style enfin. (...) Les personnages de Francine D'Amour soulèvent les pages du livre, par l'intensité et la densité d'un style narratif maîtrisé. Cela relève presque du miracle. »

Jean Éthier-Blais
Le Devoir

« ... Le plus intense (des bons moments), de mémoire récente, m'a été donné par le premier roman de Francine D'Amour, paru chez Guérin littérature. »

Réginald Martel
La Presse



GUÉRIN LITTÉRATURE

Distributeur exclusif: Québec Livres

Elle jouait au scrabble avec l'auteur d'un double meurtre

UN CERTAIN GOÛT
POUR LA MORT
Phyllis Dorothy James
Paris, Mazarine, 1987, 489 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

L'HORAIRE de mes lectures destinées au « Feuilleton » ne comportait pas ce polar sophistiqué : les fins de soirées du début de janvier, je les avais, en principe, réservées à Lucien Boudard. Confronter mes souvenirs, fragmentaires et même parcellaires, mes impressions de la Chine en 1980, avec « le pays natal » revisité du plus chinois des romanciers français, voilà qui me paraissait souhaitable. Les *Grandes Murailles* devront attendre... que je les escalade un peu plus tard. C'est à celle que les Anglais considèrent comme l'héritière d'Agatha Christie que j'ai consacré non seulement les heures du soir mais celles des deux dernières nuits.

Il faut dire que ce rendez-vous avec Phyllis Dorothy James, je le remettais depuis le 6 octobre 1986, alors que le magazine *Time* lui con-

sacrait sa couverture, en la sur-nommant « the Mistress of Murder ». Quant à la traduction d'*Un certain goût pour la mort*, que l'on doit à Lisa Rosenbaum, il y a deux mois que je la guignais chez ma librairie. Mais, foin des méchantes excuses ! Pourquoi ne pas avouer tout simplement mon goût pour les polars, plus spécifiquement pour les polars intelligents et même raffinés ? P.D. James, qui adore les citations, qui les glisse très adroitement dans le tissu serré de l'enquête policière servant de trame à son roman, rappelle que « sentant sa fin approcher, Henry James s'était écrit : « La voilà donc, cette chose si distinguée ! »

Un double meurtre, horriblement sanglant puisque les victimes ont été proprement (!) égorgées, voilà qui ne saurait être qualifié d'acte de grande distinction. Et pourtant, en près de 500 pages, il est plus souvent question, chez l'auteur d'*Un certain goût pour la mort*, d'entrevues polies, chez des personnes de la bourgeoisie grande et petite, des beaux quartiers londoniens, que d'interrogatoires, que de « mises à table », sordides, d'aveux extorqués par la ruse ou la brutalité.

L'intrigue, complexe mais fort adroite, du dernier roman de P.D.

James (le seul que j'aie lu...) est axée sur l'enquête que mène le super-flic Adam Dalgliesh, de Scotland Yard, dont les habitudes de l'auteur connaissent déjà les méthodes et le très surprenant hobby : écrire de la poésie. Une poésie non réservée au « tiroir secret » mais publiée et lue. Notamment par une grande dame de la *gentry*, la mère de Sir Paul Berowne, politicien connu, qui venait d'abandonner de hautes fonctions au Parlement quand on l'a retrouvé la gorge tranchée au rasoir, en compagnie d'un clochard ayant subi le même sort. Cela dans la sacristie d'une église de Paddington. Au lieu même où le parlementaire aurait été touché par la Grâce, expérience mystique qu'il n'est pas commun de rencontrer sous la plume d'un auteur de *murders*.

On ne raconte évidemment pas un roman policier. Ce qui fascine, chez P.D. James, c'est que son policier, qui, outre la poésie, adore la musique baroque et l'architecture victorienne, est flanqué d'une adjointe tout aussi insolite : l'inspecteur Kate Miskin est peut-être le personnage le plus inattendu mais en même temps le plus attachant d'*Un certain goût pour la mort*. Outre que l'écrivain l'a particulière-

ment soignée, il faut considérer le duo qu'elle forme avec le commandant Dalgliesh comme une association basée sur la confiance mutuelle et un très grand respect pour les personnes. Kate n'a rien d'une Miss Marple. Tout comme Phyllis James ne ressemble guère, quoi qu'on dise, à l'auteur de *The Mouse Trap*. On admire, lisant ce qui est quand même un vrai roman policier, que la romancière soit avant tout une femme fort cultivée, qu'elle soit anglaise par tous les pores de sa peau, certainement bien soignée à 60 ans passés, et qu'elle nous « chante » les louanges de la ville de Londres qui, « sous son plafond bas de nuages gris-argent, a l'air éternelle, enracinée... »

Chaque nouveau milieu, où leur enquête, menée par un bel automne ou plutôt une arrière-saison encore estivale, conduit les deux policiers, avec un comparse non moins intéressant, l'inspecteur Massingham, est prétexte à de véritables tableaux de mœurs, parsemés de réminiscences littéraires, d'une parenté avouée avec la grande Jane Austen.

Enfin, et c'est l'une des époustouflantes réussites de cette romancière aguerrie, qui n'oublie aucun détail, aucun indice, mais nous garde en haleine jusqu'aux 20 der-

nières pages, Phyllis James pratique l'art d'être anglaise jusqu'à la caricature, tout en demeurant fort sympathiquement et même, à certains moments, attendrissante. Matty, la gouvernante de la belle maison patricienne de Campden Hill Square, où vivait, avec sa mère et sa femme, Sir Paul Berowne, sera celle qui « craquera » la première en révélant qu'elle jouait au scrabble avec le meurtrier. Et que cette « bonté » qu'avait pour lui le jeune beau-frère de la victime la consolait de toutes les humiliations subies au service de l'arrogante Lady Ursula.

Lire Phyllis Dorothy James, c'est reconnaître, et c'est désolant, qu'aucune romancière française n'est capable, en notre temps, d'approcher, même de loin, une maîtrise semblable dans l'art de composer une intrigue serrée, de la mener jusqu'à son terme sans une faiblesse : mais, en même temps, de réjouir le lecteur en le plongeant dans un univers de beauté où la nature, la douceur des paysages anglais, le charme des appartements douillets, l'odeur du thé et la saveur puissante et roborative du whisky composent ce qu'Arletty, dans un film célèbre, appelait ironiquement une « atmosphère ».



PHYLLIS DOROTHY JAMES.

Des mannequins à la toute dernière mode

LES MANNEQUINS D'OSIER
Elvire Murail
Paris, Robert Laffont
1987, 252 pages

LETTRES FRANÇAISES

MONIQUE BOSCO

QUOIQU'ON ait pu dire, voilà près de trois siècles : « La critique est aisée mais l'art est difficile » — Boileau, *Art poétique*, si je ne m'abuse (mais, vérification faite, il s'agit plutôt de Philippe Néricault dit Destouches) — il me semble, en ce bel aujourd'hui, que ce n'est pas toujours le cas. Car, depuis quelques semaines, au hasard des livraisons de services de presse, je me demande encore, devant tous ces livres fraîchement publiés, la raison de telles avalanches.

Voilà que je trouve, sous couverture glacée et sophistiquée de Robert Laffont, la troisième oeuvre d'Elvire Murail, *Les Mannequins d'osier*. Puisque je remonte dans le temps, je ne peux m'empêcher de rêver à mes lectures d'autrefois, voilà 30, 40... non, je ne compterai pas les années ! Mais dites-moi qui lit encore, aujourd'hui, à 12-14 ans, Victor Cherbuliez, Irène Nemirovsky. Et même Anatole France. Rappelez-

vous : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *L'Île des pingouins* et même *Le Mannequin d'osier*.

Les Mannequins d'osier d'Elvire Murail sont bien contemporains, eux, et pour grand public. Ses personnages aussi, errants dans Rome au hasard des chapitres, depuis le premier : « De la villa Médicis à la *via della Croce* », jusqu'au dernier, à « la *piazza di Spagna* ». Comme il y a 17 chapitres, vous aurez autant de haltes dans la Ville éternelle. Une vraie visite guidée. L'idée est fort bonne et cela m'a rappelé *La Modification* de Butor, parue en 1957. Vous vous souvenez : « Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulisant. » Entrée dans le « nouveau roman ». Trente ans déjà, Elvire Murail, elle, est née en 1958. Elle n'était donc même pas née, alors. Les cheveux ultra-longs, les bras nus, elle ressemble à une vraie star, ou encore, plus précisément, à un joli mannequin, en page couverture arrière de son livre. Là, on apprend également qu'elle a déjà publié *Escalier C* et *La Plume du perroquet*, qu'elle est aussi scénariste et dialoguiste.

Les Mannequins d'osier est un livre facile à lire, avec des « suspenses » bien entretenus, une action soutenue, des dialogues « enlevés », des personnages amusants et mysté-



Photo Benoît Jouvelet/Laffont
ELVIRE MURAIL.

rieux à la fois. On roule à toute vitesse. Rome défile. Les intrigues se nouent. Chacun-chacune peut se faire son cinéma avec, même, des retours en arrière dans *La Dolce Vita*. On voit les lieux, les gestes, les costumes, les décors. On a peur quand il le faut mais on sait aussi que tout est arrangé d'avance avec le « gars des vues », de toute évidence.

Et je comprends enfin la raison de mon malaise. On lit, certes, mais on ne lit que des images. Aucune « écriture ». À ce point, cela tient de la magie. Ou plutôt du cinéma. Alors qu'aujourd'hui tant de romans sont adaptés à l'écran, Elvire Murail, elle, écrit des livres pour en faire des films. C'est évidemment troublant pour les attardés de la galaxie Gutemberg mais c'est peut-être de bonne guerre commerciale. Déjà, Tacchella a tourné son *Escalier C* en 1985. Je ne l'ai pas vu. Mais je ne doute pas que ces mannequins d'osier « branchés », nous pourrions les voir bientôt, en couleurs, sur grand écran. Alors, les lecteurs sérieux et même les lecteurs tout court peuvent s'abstenir...

Une sextine oulipienne

L'ENLEVEMENT D'HORTENSE
Jacques Roubaud
Paris, Ramsay, 1987, 284 pages

RÉJANE BOUGÉ

GEORGES PEREC serait-il heureux d'apprendre qu'on a puisé à même *La Disparition* la matière d'une dictée donnée en décembre dernier sur les ondes de notre télévision d'État ? Gageons qu'il en a vu bien d'autres depuis qu'en France cet exercice a été restauré sous forme de championnats de toutes sortes. Si la « clé de l'énigme », la suppression de la voyelle « e », ne pouvait tout au plus que nous faire ouvrir sans encombre le vantage de l'histoire, ce choix (ironie suprême ?), fait par un professeur de l'UQAM, ne laisse pas d'étonner dans le contexte linguistique actuel où l'on tente de féminiser la grammaire.

On ne sait évidemment pas si les écrivains oulipiens ont débattu entre eux cette épineuse question, mais ce qu'on sait, cependant, c'est que tous placent leurs travaux sous le signe de la contrainte depuis la création de

l'Ouvroir de littérature potentielle en 1960, ce qui les oblige à signer parfois de drôles de prises d'otages. Pas étonnant, donc, que Jacques Roubaud ait orchestré l'enlèvement de cette belle Hortense dont il nous avait livrés les premières aventures en 1985, toujours chez Ramsay. Signalons, d'ailleurs, que cette maison d'édition nous a présenté cet automne, en deux volumes de 400 pages, une *Bibliothèque oulipienne* à laquelle nous n'avions pas accès, étant donné les tirages limités des plaquettes colligées.

Que vous connaissiez déjà Hortense ou non ne gâchera rien au plaisir que vous aurez de la découvrir enfermée dans le beffroi de Sainte-Gudule, près de la porte Raymond-Queneau, au lendemain du meurtre du chien Balbastre. En compagnie du chat Hotello (celui-là même de la Poldève-Connection) et Carlotta, jeune rousse de 15 ans, l'auteur vous invitera, vous lecteur (victime ? coupable ?), à marcher dans les pas de l'inspecteur Blognard. Rassurez-vous, le roman n'a pas cet air distingué de faux polar, l'auteur (toujours

lui) vous avertira : rien de plus « qu'un plagiat d'*Autant en emporte le vent* ». Il vous livrera aussi en pâture, Telle Quelle, une correspondance inédite entre son éditeur et lui, échange épistolaire épique qui pourra vous rappeler le *Journal* de Jean-Pierre Guay. Le discours de Roubaud est critique et désopilant.

Ce roman ne fait pas partie des textes oulipiens dont il faut, pour les lire, connaître au préalable les contraintes structurales. Au-delà du modèle de la sextine sur lequel il est construit, on devine, cependant, une logique des nombres raffinée. De même on pourrait y traquer de nombreuses légendes arthuriennes exploitées depuis quelques années par Roubaud en compagnie de Florence Delay qui, on s'en souviendra, avait, elle, participé au douteux *Marco Polo*. Comme quoi la contrainte ne donne pas toujours un bon résultat. En attendant de pouvoir lire sous peu, chez Gallimard, leur traduction de la poétesse mexicaine Juana Inés de Cruz, n'ayez crainte de vous aventurer dans les donjons d'Hortense. Il n'y persiste aucun remugle.

Le soleil rouge de l'enfance

L'INCARNATION
Louis Calaferte
Paris, Denoël, 1987, 182 pages

ANDRÉ ROY

CEUX ET CELLES qui voient l'enfance comme un lieu d'innocence et de douceur ne devraient peut-être pas lire ce livre biographique de Louis Calaferte. Ou peut-être devraient-ils s'y frotter pour découvrir ce que le temps de l'enfance est véritablement : un moment de violence et de terreur, l'estée d'une immense solitude et d'une incompréhension fondamentale. Moment où le corps est le plus cru parce que plus que jamais vulnérable et sensible.

Louis Calaferte fait partie de cette cohorte d'auteurs dont les livres sont loin d'être au goût du jour. Livres méconnus par censure également.

Rappelons que le troisième roman de cet écrivain, *Septentrion*, fut interdit en 1963. On l'a réédité chez Grasset il y a trois ans. Et *L'Incarnation* en est, en quelque sorte, l'archéologie secrète, le degré zéro.

Ce livre est une plongée vertigineuse dans le monde des souillures, de la brutalité et de la sexualité, dans lequel la couleur rouge tient une place primordiale (ce qui explique le titre). C'est le rouge d'un chiffon que le jeune garçon Louis machonne constamment et qu'il nomme son « *chi* » ; c'est le rouge des bêtes qu'on dépèce ; c'est également — on n'en sera pas surpris — le rouge du sang des femmes.

Sous le soleil rouge de l'enfance, l'univers des adultes se révèle concentrationnaire : un monde de victimes et de bourreaux (les premiers bourreaux sont les parents). Un

monde où le corps, pour se faire aimer, doit braver les interdits. Où, pour l'enfant, les scènes d'amour ressemblent à des meurtres.

Ces souvenirs âpres et impitoyables de l'enfance sont entrecoupés de descriptions des rencontres que Louis Calaferte entretient avec les prostituées qui lui apprennent enfin l'amour tout en effectuant un rapprochement avec ce qu'il a vécu enfant. C'est avec elles qu'il découvre enfin la douceur.

Si vous voulez savoir ce que ça donne, le Verbe devenu chair, vous devriez lire *L'Incarnation*, de Louis Calaferte, écrivain à la langue si classique dans sa beauté et sa subtilité. Mais vous vous obligerez aussi à abandonner vos clichés et votre âme sensible si vous avez l'idée de vous engouffrer dans ce livre crépusculaire.

«Le nouveau Troyat: entre Sartre et Mauriac»

J.C.L.C.
Figaro Magazine



Flammarion

Famille / familles

- La famille: objet d'intervention, enjeux politiques
- La famille ou les familles: objet complexe, insaisissable?
- Solidarités et sociabilités familiales d'hier et d'aujourd'hui
- La famille: une affaire de femmes?

10 \$

EN LIBRAIRIE

EDITIONS SAINT-MARTIN
4386, boulevard Saint-Laurent, bureau 300
Montréal, Québec H2W 1Z3
(514) 845-1695

numéro réalisé par François Charbonneau, Annick Germain et Claude Martin

RIAC
International
Review of
Community
Development

Revue
internationale
d'action
communautaire

numéro 18/58
automne 1987



LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

Michel Phaneuf, *Le Guide du vin 88*, éditions La Presse, 291 pages.

POUR une septième année consécutive, revoici le guide chéri des oenophiles québécois. Certes, tous ne partagent pas aveuglément les opinions de Michel Phaneuf, et plusieurs notes de dégustation vieilles de plus de quatre ans contenues dans son *Guide* laissent songeur, mais aucun amateur averti ne pourrait démentir qu'il souhaite ardemment que famille et amis possèdent et utilisent systématiquement ce guide d'achat. Histoire de (quasi) toujours se faire offrir du très bon vin par la compagnie, fût-il à moins de \$ 10 !



Jocelyne Delage et Jacques Piché, *Ronfleurs, réveillez-vous !*, éditions de l'Homme, 102 pages.

QUE FAIRE, docteur : je m'endors souvent pendant un dîner gastronomique, de sorte que les gens sont insultés et pensent que je ne les trouve pas intéressants. Alors que, d'embellie, je suis souscris à la mauvaise humeur des convives, les auteurs s'insurgent en invoquant une probable apnée du sommeil chez cette victime du ronflement. C'est toute la différence entre rire de la sonore manifestation et entendre la soigner. Planches de l'anatomie des voies respiratoires à l'appui, le bouquin nous apprend notamment que certains ronflements donnent dans les 87 décibels, soit trois dB de moins qu'un marteau-piqueur...

Dr Robert Mendelsohn, *Des enfants sains... même sans médecine*, Genève, éditions Soleil, 291 pages.

PÉDIATRE américain, Mendelsohn affirme que dans 95 % des cas d'indisposition infantile, il est inutile, voire dangereux, d'appeler vous savez qui. La fièvre, selon lui, ne doit pas être systématiquement contrée, l'aspirine peut constituer un danger dans le traitement de la grippe et les antibiotiques, eh bien ! c'est pas du bonbon... Un guide « alternatif » à lire avec profit, en autant que l'incroyable incurie ayant présidé à la typographie du livre ne nous indispose pas trop.

Edward Teyber, *Les Enfants et le divorce : comment les aider à mieux vivre cette expérience*, éditions La Presse, 215 pages.

POURQUOI les enfants se sentent-ils souvent responsables du divorce ? Comment réagissent-ils à l'absence d'un parent ? Pourquoi les garçons souffrent-ils plus (ah bon ?) que les filles ? À l'aide de scénarios, de types d'expériences familiales et de modèles de dialogue parents-en-



fants, le psychologue californien espère résoudre les problèmes engendrés par le divorce. Il lance de bonnes pistes, mais vient finalement plus en aide aux divorcés qu'aux enfants.

Dee Burton, *Nouveau Départ : comment arrêter de fumer en 21 jours*, éditions Transmonde, 154 pages.

D'ABORD, vouloir définitivement en découdre avec cette démonsse de cigarette. Puis, choisir son Grand Jour. Ne pas oublier, en cours de route, de rédiger un serment. Sucrer des bâtons de cannelle et boire beaucoup d'eau — dans l'ordre qu'on voudra. Et, finalement, toucher ses orteils 10 fois de suite à chaque envie irrésistible de fumer. L'auteur et l'éditeur nous pardonneront, mais ces méthodes, même efficaces, ont toutes un quelque chose de comiquement tordu. D'irrépressible, plutôt, comme une grosse envie de...

Jean Spinetta, *Le Visage, reflet de l'âme*, éditions Dangles, coll. « Psycho-Soma », 319 pages.

BARBARA, et ce n'est pas une injure, est une rétractée-bossuée dissymétrique. C'est l'auteur, praticien de la « morphopsychologie dynamique », qui le dit. L'homme de science appelle à la barre l'ingrat faciès de la chanteuse et démontre en quoi il correspond angle pour angle à son « âme ». Un livre qui respire l'Unité, le Bonheur, Jésus, Brahma et l'Harmonie. À quand un traité sur l'interprétation transcendantale de la configuration des ailes du nez ?

Jacques Choque, *Yoga et expression corporelle pour enfants et adolescents*, Albin Michel, 141 pages.

SI L'ON endosse la prémisse de l'auteur, selon laquelle les enfants recèlent des potentialités insoupçonnées qu'il faut absolument développer et diriger, son guide pratique peut nous intéresser. Depuis les 37 exercices de préparation du corps jusqu'à la discographie idéale pour l'expression corporelle, en passant par les techniques de massages relaxants et l'initiation au mime, tout est, semble-t-il, prévu pour assurer « l'épanouissement corporel et psychique » de nos mômes.



La musique en pages

Weber, romantique négligé

CARL MARIA VON WEBER
John Warrack
traduit de l'anglais
par Odile Demange
Paris, Fayard, 1987, 471 pages

GILLES POTVIN

À CÔTÉ de ces géants du romantisme musical allemand que furent Beethoven, Schumann, Mendelssohn et Wagner, Carl Maria von Weber fait vraiment figure de parent pauvre, du moins hors de son Allemagne natale où il est considéré à juste titre comme une gloire nationale. Combien de théâtres lyriques hors de ce pays mettent encore à l'affiche un opéra comme *Der Freischütz* ou encore ses deux ultimes ouvrages, *Euryanthe* et *Oberon* ? Si leurs titres nous sont familiers, c'est grâce à leurs ouvertures qui sont autant de chefs-d'œuvre et qui sont devenues des pages indispensables du répertoire symphonique. Il y a aussi l'inévitable *Invitation à la valse* et ses

œuvres pour clarinette qui connaissent une certaine faveur populaire, mais la grande majorité de sa production pourtant abondante — symphonies, concertos, musique de chambre, œuvres vocales, musique de piano, etc. — demeure inconnue.

On sait, pourtant, l'admiration que lui vouaient beaucoup de ses contemporains illustres et leurs successeurs, principalement Wagner qui prononça son éloge funèbre à Dresde, déclarant « qu'il était le plus allemand de tous les compositeurs allemands », et Berlioz qui composa des récitatifs pour la version française de *Der Freischütz*. Plusieurs seront surpris d'apprendre que Debussy et Stravinski comptaient parmi les admirateurs du musicien allemand.

Fils d'un violoniste, contrebassiste et directeur d'une troupe de théâtre, Weber grandit dans les coulisses et il était déjà chef d'orchestre à 18 ans. Sa courte vie — il mourut à 39 ans, à Londres en 1826 — fut celle d'un musicien itinérant qui séjourna dans des

villes comme Breslau, Prague et Dresde où il contribua à mettre en valeur et surtout à créer un répertoire authentiquement allemand.

La version française de l'excellente biographie de Weber, de John Warrack, parue à Londres en 1968 puis rééditée en 1976, vient combler un vide réel car la bibliographie en langue française de ce musicien est pratiquement inexistante, si l'on excepte une courte monographie du musicologue et historien André Coeuroy parue en 1925.

Critique de plusieurs quotidiens et périodiques londoniens, John Warrack est aussi coauteur, avec feu Harold Rosenthal, d'un *Dictionnaire de l'opéra* ; on lui doit également une biographique de Tchaïkovski, parue à Londres en 1973.

La partie biographique de son ouvrage bénéficie d'une recherche des plus fouillées sur les activités multiples de Weber qui, en plus d'avoir été un compositeur passablement prolifique, a aussi été chef d'orchestre,

Carl Maria von WEBER



John Warrack

Fayard

virtuose du piano, écrivain, critique musical, et même décorateur. La personnalité du musicien est aussi mise en évidence de même que ses rapports avec son entourage. On sait qu'il était le cousin germain de Constance Weber, l'épouse de Mozart.

Cette excellente traduction du livre de John Warrack devrait contribuer pour beaucoup à sortir de l'injuste négligence dont Weber est l'objet dans le monde francophone.

La belle bouffe

HISTOIRE NATURELLE ET MORALE DE LA NOURRITURE
Maguelonne Toussaint-Samat
Paris, Bordas, 1987

M.-P. BONNASSIEUX

« Autour de l'aliment se sont construites les civilisations... Tout le reste n'est que littérature » (avant-propos).

VOICI, certes, un ouvrage de taille impressionnante. Mais il n'a rien d'un pavé indigeste, bien au contraire ! Il se savoure à petites bouchées, sans ordre précis, au gré des curiosités, un peu comme l'on picorait dans un buffet des plus savoureux. Et il est fort à parier qu'une fois mis en appétit, le lecteur ne lâchera plus l'*Histoire naturelle et morale de la nourriture*, de Maguelonne Toussaint-Samat.

Cette encyclopédie est dédiée à la nourriture, avec un amour infini. Amis de la gastronomie, gourmets invétérés qu'aucune diversité ne saurait rassasier, voici une invitation à un voyage à travers l'évolution et la multiplicité de nos coutumes alimentaires. L'époque où la cueillette et la chasse assuraient la survivance de l'homme est ici prétexte à évoquer l'origine ancestrale et les bienfaits de ces aliments qui nous sont encore précieux : miel, fèves, champignons, soja... Au fur et à mesure que l'on accompagne Mme Toussaint-Samat dans sa promenade gourmande au fil des siècles, se succèdent les révolutions de l'alimentation humaine : depuis l'apparition de l'élevage et de ses dérivés (lait, fromages) jusqu'à l'émergence de nouveaux besoins (thé, café, sucre, épices), en passant par l'introduction légendaire de la pomme de terre. Il n'est pas une denrée qui ne vous soit présentée dans sa plus profonde intimité. Ses origines, ses symboles et ses usages traditionnels, tout comme ses conditions d'approvisionnement actuel ou sa diététique sont mis en scène avec un fourmillement de détails.

Laissez-vous emporter dans un tourbillon d'anecdotes historiques et culturelles, et plus jamais, non plus

jamais, le contenu de votre assiette n'aura la même signification. Le miel se fera nourriture des dieux, le chocolat vous transportera avec Cortez à la cour aztèque du Mexique, les oeufs vous remémoreront les batailles de Pâques que se livraient l'évêque et le doyen de Chester, en Grande-Bretagne, au Moyen Âge ; et une poignée de riz pèsera de l'amère réalité asiatique où l'humanité s'en nourrit quotidiennement, parfois à l'exclusion de toute autre nourriture.

Sous la plume de Mme Toussaint-Samat, chaque aliment devient passé d'aventure et promesse de délectation... À condition, bien sûr, de veiller attentivement à la qualité de l'approvisionnement. L'auteur, en bonne cuisinière (elle a publié des livres de cuisine régionale et exotique), le sait mieux que quiconque, et jamais elle ne néglige les aspects pratiques : qu'est-ce qu'un poulet de grain, un poulet fermier, un saucisson « pur porc » ? Comment lire une étiquette de boîte de foie gras ? La diététique trouve aussi voix au chapitre : comment décaféiner le café et quelle est la teneur en protéines du soja ? Vingt-troisième siècle oblige ! Car, si la quête de la nourriture a commencé avec la cueillette, elle est aujourd'hui assujettie à maintes techniques de conservation et de conditionnement, et la sensibilisation croissante à la qualité de la nourriture trouve ici un écho fort documenté.

C'est avec une érudition sans faille que Mme Toussaint-Samat fouille cette *Histoire naturelle et morale de la nourriture*. Ses références, parfois à peine trop nombreuses, n'empêchent nullement à son style enlevé et évocateur de se déployer avec une vivacité inimitable sur plus de 500 pages. M. Doremus, responsable de la collection chez l'éditeur français Bordas, explique, d'ailleurs, le succès de l'ouvrage par son « style presque journalistique ». Mais, à mon avis, il y a bien plus : il est empreint de cette joie de vivre communicative que seule une nourriture belle et bonne sait déposer à jamais dans le cœur de l'homme.



Photo Jacques Grenier

FRANÇOIS (à gauche) et VICTOR MARTIN : « vaincre l'indifférence, voire les préjugés à l'égard d'une petite maison d'édition marginale... »

Les éditions du Méridien

Suite de la page D-1

moment. Affaire de jugement. » Deux ans, il s'évertue à « vaincre l'indifférence, voire les préjugés à l'égard d'une petite maison d'édition marginale ». La réussite semble être au bout du chemin puisque, au dernier Salon du livre du Montréal, les éditions du Méridien ont vendu 26 fois plus d'ouvrages que l'an dernier. Non content de ce succès, il cherche à « susciter le rayonnement international de la connaissance, c'est-à-dire faire connaître les auteurs québécois à l'étranger ».

Aux sceptiques qui doutent de la réussite d'une telle entreprise, il répond : « Je compte pouvoir donner de bonnes nouvelles de certains accords conclus en mars prochain avec la France, la Belgique, l'Europe de l'Est, l'Afrique ou les États-Unis. » Il poursuit : « Vous pensez que j'ai la folie des grandeurs ? Attendez, vous allez voir. » Côté Canada anglais, la section *Meridian Press* a déjà été mise en place. C'est ainsi que *Demeures bourgeoises* s'appelle désormais *Mansions of the Golden Square Miles* et ce n'est qu'un début. L'appellation « société d'information et d'affaires publiques » au lieu de maison d'édition n'a pas non plus été choisie au hasard ; elle témoigne des préoccupations premières de la société : faire connaître l'ouvrage publié mais aussi et peut-être davantage la personnalité de l'auteur.

Les éditions du Méridien, avoue le président, ont la réputation de publier tout ce qui vient à passer, sans discernement. Il s'insurge contre ce préjugé qui nuit au parti pris éclectique de la société qui tient à représenter tous les domaines : histoire de l'art, architecture, psychologie, sociologie, histoire, sciences politiques, littérature jeunesse. Il cite comme exemple un ouvrage intitulé *La Paix, nouvelles avenues*, que personne ne voulait publier et justifie ainsi son choix : « Pour avoir un fonds d'édition le plus large possible, nous sommes prêts à prendre des risques. Nous avons mis en place l'infrastructure d'une grande maison d'édition avec maintien du volume en circulation, entreposage, service à la clientèle, mise en marché. » Bref, tout ce qu'il y avait chez Fides », de préciser M. Martin père. Et le fils renchérit : « Nous permettons à tous les courants de pensée de s'exprimer car nous ne sommes pas sectaires. Le sectarisme, c'est le préambule de l'agonie, la mort du pluralisme intellectuel. »

François Martin précise, toutefois, qu'il ne faut pas s'éparpiller et que chaque auteur, chaque volume doit bénéficier de la publicité la plus large possible : communiqués de presse, annonces dans les journaux, circulaires, séances de signature dans les librairies. La preuve la plus patente de la réussite de cette stra-

tégie, c'est l'ouvrage *Les Suicides en prison*, sorti à 1,000 exemplaires : deux mois après la parution, 60 % du stock était épuisé. Pour Victor Martin, le père de François, il est une règle d'or qu'il ne faut jamais transgresser : conserver des titres de fonds. « Il ne faut pas se défaire des acquis du passé, précise-t-il. Quand un ouvrage est repris à 700 exemplaires, c'est une très grande satisfaction pour l'auteur, c'est une immense richesse pour la maison d'édition. La plupart des maisons sont portées à laisser tomber leurs ouvrages de fonds. C'est une grave erreur. »

La société s'enorgueillit d'avoir publié ou réimprimé une vingtaine de titres en 1987, ce qui porte à 40 le nombre de titres parus depuis 1982. Pour la seule année 1987, 20 ouvrages ont été publiés, soit quatre fois plus qu'il y a cinq ans. On prévoit sortir 20 à 25 nouveaux titres en 1988.

Fierté de l'entreprise : l'édition d'art. Elle a droit à la considération de la maison et François Martin, dont on peut dire que la valeur n'attend pas le nombre des années, lance spontanément l'idée de sortir *Les Demeures bourgeoises*, *Aménager l'urbain* ou *L'Architecture des frères Maxwell* ainsi que *Les Places publiques de Montréal* en livres de poche. Son père opine du bonnet mais ne s'y oppose pas. François sait ce qui est bon pour la maison.

Aux éditions du Méridien, on revendique farouchement son autonomie. Pas question que la distribution passe aux mains de quelqu'un d'autre ; le vieux routier du commerce qu'est Victor Martin connaît les contraintes et, surtout, la dépendance que cela suppose. Il tient mordicus à sa liberté d'éditeur : « Une maison d'édition qui a affaire à un distributeur est menacée d'être un jour englobée dans de grandes entreprises et de perdre son indépendance. Il faut se débrouiller seul. »

Les éditions du Méridien assurent, par ailleurs, la distribution de certaines librairies comme celle du musée de la Ville de Montréal. Mais l'âme de la maison, insiste M. Martin père, c'est Raymond Simard-Martin, son épouse et directrice générale. C'est elle qui a apporté une conception moderne et artistique de l'édition, elle qui a donné un certain lustre à l'entreprise, elle encore qui favorise des relations d'amitié avec les auteurs, rencontre les graphistes, les maquetistes et les imprimeurs.

Les auteurs, m'assure-t-on, n'attendent jamais plus de six mois la réponse de l'éditeur, autre règle de conduite à laquelle on ne déroge pas. Et, pendant que le père laisse errer son regard sur l'étendue des ouvrages publiés par sa maison, le fils l'assure de son respect pour le patrimoine légué. À certaines conditions, toutefois, « en adaptant des méthodes contemporaines à l'édition ».

— France Lafuste

Exotisme

NOTES DE LECTURE

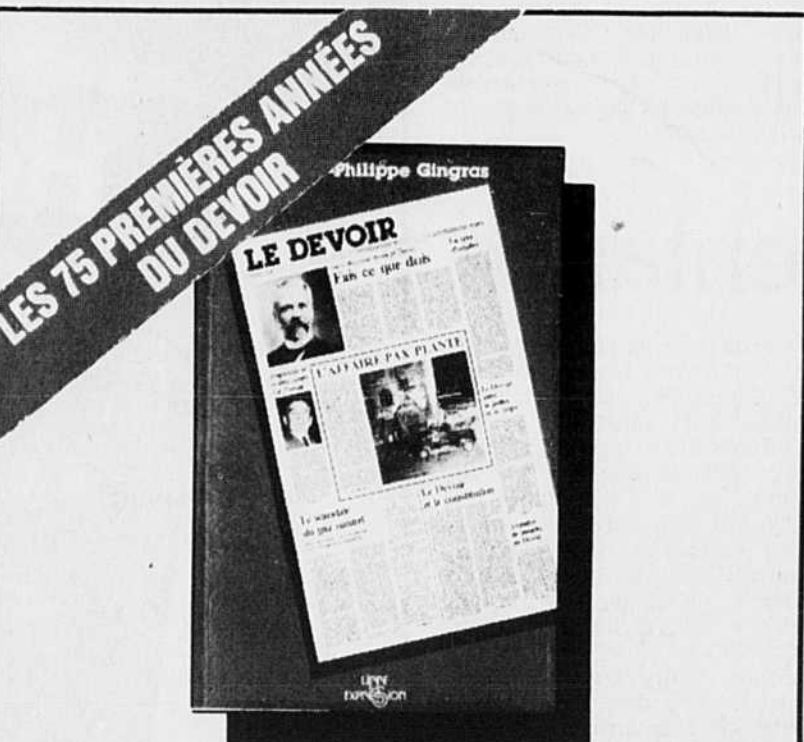
FRANÇOISE LAFLEUR

GUIDE DES FRUITS ET LÉGUMES EXOTIQUES ET MÉCONNUS
Jean-Louis Thémis
éditions Exobec, 1987, 146 pages

MANGUE Belle-Hélène, sauce passionnelle, parfait de chérémole à l'orange, sorbet au fruit de la passion, sorbet de banane, mousse d'avocat au rhum, glace au cactus ! Ce ne sont là que quelques-unes des recettes

suggérées par le chef Jean-Louis Thémis, propriétaire du restaurant « L'Exotic », rue Laval à Montréal. Le livre se révèle un outil précieux pour tout cordon bleu friand d'une note culinaire qui sort de l'ordinaire. Parfums, saveurs et couleurs des tropiques... Une quarantaine de fruits et légumes d'ailleurs, illustrés sur huit pages couleurs... On y découvre leurs différentes appellations, leur période saisonnière. On y apprend comment les choisir, les préparer, les déguster. Le guide des fruits et légumes exotiques est une auto-édition Exobec. On le trouve dans certaines librairies et dans plusieurs marchés d'alimentation Métro ainsi qu'au restaurant « L'Exotic ».

Évitez la fumée
Pour mieux respirer



« LE DEVOIR »
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75^{ième} anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allez-vous de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre « LE DEVOIR »

J'inclus 19,95\$ par exemplaire, (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM.....

ADRESSE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

MODE DE PAIEMENT:

☐ Chèque ☐ American Express

☐ Master Card ☐ Visa

No. de carte de crédit.....

Expiration.....

Les Chroniques de René Lévesque: effarant de précipitation...

CHRONIQUES
DE RENÉ LÉVESQUE
Montréal, Québec/Amérique
1987, 464 pages

GILLES LESAGE

DANS sa première chronique au *Journal de Montréal*, le 29 juin 1970, René Lévesque évoque son trac devant « le rythme du quotidien, effarant de précipitation ». Voulant profiter de la popularité de l'ancien premier ministre et de l'émotion suscitée par son décès, Québec/Amérique a fait un montage rapide de chroniques qui s'étalent sur 39 mois, soit jusqu'au 27 septembre 1973. Si hâtif et bâclé que ce qui est le lot terrible du journaliste pressé par l'heure de tombée devient, dans un livre, un défaut terrible : effarant de précipitation. Un dossier instantané, comme on dit d'un café de même décoction.

Ce document souffre, en effet, de plusieurs lacunes. Hormis une note laconique de l'éditeur Jacques Fortin, il n'y a aucun indice ou point de repère qui permette de s'y retrouver. Comment et pourquoi l'ancien ministre-vedette, fondateur du MSA puis du PQ, s'est-il joint au groupe Péladeau, après sa défaite d'avril 70 ? Pourquoi a-t-il quitté cette « écurie », à l'automne 73 ? Autrement dit, tout le contexte fait défaut. Pire, il n'y a ni index des sujets et des noms, même pas de table des matières, encore moins de regroupement par thèmes. Les chroniques défilent à la queue

leu, avec des trous béants : ici, M. Lévesque parle de son texte d'hier, qui n'a pas, lui, été retenu; là, il annonce qu'il complètera son propos « demain », mais le texte suivant porte sur un tout autre sujet. L'ouvrage a été si vite rassemblé et publié que les coquilles abondent : « notaires » devient « notaires », « étoffe » devient l'« étoffe ». C'est aussi la fantaisie dans les majuscules : ou elles surabondent (« Parti Québécois », « Conseil National », « Assemblée » ou « Union Nationale »), ou il en manque : le (au lieu de Le Devoir, la (au lieu de La Presse), et le reste.

Ces réserves faites, le lecteur qui est assez vieux pour s'en rappeler et qui a une bonne mémoire retrouve dans ces textes l'actualité chaude et brûlante qui était la matière du chroniqueur, ce qui le faisait vibrer ou rouspéter. Des sujets ont vieilli, certes, d'autres sont encore étonnamment vivants, grâce au style nerveux et saccadé de M. Lévesque, avec ses raccourcis saisissants, ses images du meilleur cru, ses coups de griffe. On sent le polémiste pressé par le temps qui l'alimente et le brûle, entre deux cafés et trois cigarettes, le président de parti coïncé par de multiples échéances et qui s'en sort souvent — six fois la semaine, c'est énorme, mon père — en découpant en tranches pour ses lecteurs des textes qu'il écrit pour ses piaffantes oailles du PQ. Ce parti dont il écrit que, comme tout parti nouveau qui prêche des changements majeurs, il a plus que son lot de frustrés, d'excités, de rêveurs en couleurs...

Avec ce témoin privilégié, on suit donc quelques-unes des étapes de la montée fulgurante du PQ, sa lutte pour la réforme électorale (y compris celle du mode de scrutin et le projet de carte d'électeur), les affres de la crise d'octobre 70 et son opposition radicale au FLQ, son penchant pour l'énergie nucléaire et contre le libre-échange avec les États-Unis. Ainsi, comme Jacques Parizeau, M. Lévesque en avait contre le « forcing » de Robert Bourassa à la Baie-James : le PQ aurait voulu que l'on garde l'énergie du Nord en réserve; au lieu de satisfaire un besoin d'image et d'emplois à toute vapeur, le Québec aurait dû se lancer intensément dans le thermique et le thermo-nucléaire. « De toute évidence, c'est le secteur de croissance de demain, écrit M. Lévesque, le 30 janvier 73... Mais l'atome, hélas, n'a pas encore une image assez électorale pour M. Bourassa. »

S'agissant d'une éventuelle association Québec-États-Unis, dont il était beaucoup discuté en 70, M. Lévesque écrit que ce serait, à toutes fins utiles, le mariage de la souris avec l'éléphant. « Ce dernier nous y étoufferait tout bonnement, très gentiment d'ailleurs et sans trop s'en apercevoir », « M. Rodrigue Tremblay est un jeune homme sans complexe qui se présente lui-même comme « un des économistes nord-américains les plus brillants », écrit l'auteur, en novembre 70. La thèse de M. Tremblay, qu'il qualifie de reprise à peine déguisée du vieux et tentant mirage de l'annexion aux USA, lui semble un appel inconscient à la démission et au suicide à terme. Le Québec n'en étant pas là, le PQ proposait plutôt et d'abord une renégociation du marché canadien, d'égal à égal et avec des rajustements massifs. Qu'en dit, 17 ans plus tard, son deuxième successeur, M. Parizeau ?

M. Lévesque a des traits vitrioliques à l'égard de M. Bourassa, le « manager politique de cette obscure colonie », ce « roitelet rouge à l'insignifiance corrosive, s'agitant comme un Pinocchio fébrile », et le reste. LE DEVOIR n'y échappe pas, « qui est



Photo PC (1986)

justement devenu le plus faussement espagnole des auberges du terroir », tandis que *The Gazette* est le bulletin quotidien de la rue Saint-Jacques...

Un brin futurologue, M. Lévesque prévoyait des élections fédérales en 72 et un gouvernement minoritaire à Ottawa. Il prédit aussi des élections québécoises pour l'automne 73, mais il les voyait comme la dernière chance de faire l'indépendance du Québec d'une façon démocratique. Soit très probablement la dernière chance, point.

Ici, l'auteur confie que la question constitutionnelle a le don de le plonger au plus creux de l'ennui, comme celle de la langue, d'ailleurs. Là, il se porte à la défense de son « bébé », l'Hydro-Québec, y souhaitant, toutefois, la démocratisation des structures à grand-papa. À travers ses sautes d'humeur et d'inspiration, il s'en prend à « la démocrassie des caisses » ; à la patricienne arrogance des *Trudeaucrats*; à la « cojonnerie » qui menace dès 72 (les dessous des Jeux olympiques de 76). Ou, surprise, il rend hommage à Duplessis pour avoir développé la côte Nord.

Il y a donc des perles dans ce fatras du quotidien exigeant, avec les ratés et les outrances d'un métier fascinant. Des notes de voyages (dans l'Ouest canadien, en France et en Belgique) méritent aussi d'être relues. De même, quelques témoignages (à Pierre Bourgault, à Judith Jasmin, notamment), finement ciselés, sont des pièces d'anthologie. Mais il faut avoir la patience de les dénicher, comme dans une énorme botte de foin. En espérant que l'exercice sera repris et élargi, cette fois de façon rigoureuse et méthodique.

HISTOIRE ET SOCIÉTÉ EN NOIR SUR BLANC

GUY FERLAND

TRAVAIL

Robert Lacroix, *Les Grèves au Canada, causes et conséquences*, les Presses de l'Université de Montréal, 167 pages.

DANS CET OUVRAGE, l'auteur tente de répondre aux six questions fondamentales suivantes : Pourquoi y a-t-il des grèves ? Pourquoi l'activité de grève varie-t-elle avec le temps ? Pourquoi l'activité de grève varie-t-elle d'une industrie à l'autre ? Pourquoi l'activité de grève varie-t-elle d'un pays à l'autre ? Quelle est l'incidence des grèves sur les salaires ? Enfin, quels sont les coûts de la grève ? Les réponses qu'il apporte l'analyse, en s'appuyant sur un « modèle informationnel », en surprennent plus d'un. Par exemple, « la grève n'a pas d'effet sur les salaires dans la mesure où les salaires de référence sont ceux qui ont été négociés sans erreur d'évaluation des rapports de force ».

NAZI

Peter Sichrovsky, *Naltre coupable, naltre victime*, Maren Sell & cie, 322 pages.

L'IDÉE est originale : interviewer les enfants des bourreaux et des victimes de l'holocauste. Certains témoignages donnent des frissons et des grincements de dents, lorsqu'on aperçoit des nazis sans repentir et fiers de leurs actes devant leurs enfants. On admire, d'autre part, les juifs revenus s'installer en Allemagne pour extirper le mal à la source. Peter Sichrovsky connaît bien l'art de la narration et donne de la vie aux témoignages.

MÉDECINE

Jean-Paul Escande, *Mirages de la médecine*, Albin Michel, 327 pages.

« LES HOMMES de science sont-ils de dangereux psycho-rigides ? Les médecins institutionnels sont-ils des attardés ? Est-il indispensable de passer d'abord par les facultés pour prendre ensuite en charge les maladies les plus graves ? Les « autres » pratiques médicales ne sont-elles pas désormais les seules à considérer le malade comme autre chose qu'une machine à réparer ? » Jean-Paul Escande essaie de répondre à ces interrogations en s'appuyant sur cette définition : « La médecine est un ensemble de pratiques dont le public attend qu'elles rétablissent l'égalité devant la peur, la douleur et la mort. » La médecine échappera-t-elle aux deux mirages que sont la tentation scientifique et l'inclination surréaliste ? Voilà, en gros, le sujet de l'ouvrage.

THÉOLOGIE

Fernand Dumont, *L'Institution de la théologie*, Fides, coll. « Héritage », 286 pages.

CET ESSAI sur la situation du théologien confronte l'épistémolo-

logie des sciences humaines et le discours théologique qui traite de la foi. En s'appuyant sur ses travaux antérieurs, Fernand Dumont applique une distinction entre culture première et culture seconde à la théologie. D'après l'auteur, la structure de la théologie concorde avec celle des autres sciences de la culture sauf qu'elle dépend, dès son origine, d'une référence toute fermée tout en ne confondant pas croyance et foi, comme le font les autres sciences.



SCIENCE

François Duchesneau, *Genèse de la théorie cellulaire*, Bellarmine et Vrin, coll. « Analytiques », n° 1, 388 pages.

COMMENT la théorie cellulaire se forme-t-elle ? « Quelle combinaison de concepts, principes, analogies et modèles empiriques définit sa structure ? Par quels mécanismes évolue-t-elle dès ses premières formulations ? » François Duchesneau, professeur de philosophie et d'histoire des sciences au département de philosophie de l'Université de Montréal, tente de répondre à ces questions dans cet ouvrage qui inaugure une nouvelle collection consacrée à l'histoire des sciences.

PHYSIQUE-TAO

Jean-E. Charon, *Le Tout, l'esprit et la matière*, Albin Michel, 220 pages.

« JEAN-E. CHARON vient de faire un pas important en confirmant une nouvelle fois sa relativité complexe sur les ordinateurs de l'université Concordia, à Montréal. » Qu'est-ce que la « relativité complexe » ? C'est la grande unification, dans un même modèle de la matière, des interactions faibles, électromagnétiques, fortes et gravitationnelles. Mais cette unification ne peut se faire sans prêter à la matière des propriétés de mémoire cumulative et prévisionnelle. De là à dire que l'Univers n'est pas seulement matière mais aussi esprit, il n'y a qu'un pas à franchir.

LES ESSAIS DES TEMPS MODERNES

CARRÈRE
D'ENCAUSSE
NI PAIX
NI GUERRE



Champs
Flammarion

TRUFFAUT
LES FILMS
DE MA VIE



Champs Contre-Champs
Flammarion

J. TESTART
L'ŒUF
TRANSPARENT



Champs
Flammarion

ASTURIAS
TROIS
DES QUATRE SOLEILS



Champs
Flammarion

De l'or pour
votre matière
grise
Champs
Flammarion

Nouveautés

HISTOIRE



Jean-Paul Lefebvre
LES TEMPS CHANGENT

À travers le récit de différents personnages qui ont marqué la vie politique, économique, sociale et culturelle du Québec, vous aurez plaisir à vous remémorer le Québec des années 1950 à 1970.

312 pages — 19,95\$

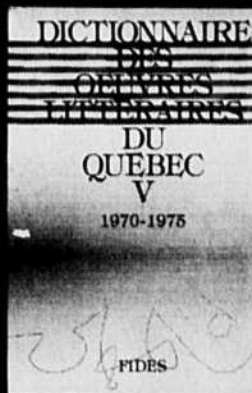
Jean-Claude Dubé
et Pierre Julien-Laferrère
LES BIGOT DU XVI^e SIÈCLE
À LA RÉVOLUTION



L'histoire sociale, économique et familiale d'un Intendant du Canada.

366 pages — 28,95\$

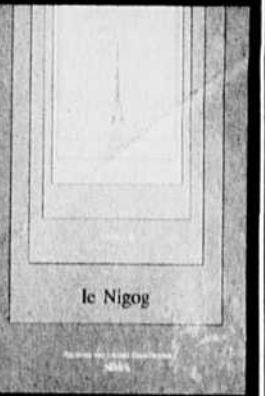
LITTÉRATURE



Collectif
DICTIONNAIRE
DES ŒUVRES
LITTÉRAIRES
DU QUÉBEC V

1136 pages — 70,00\$

Collectif
LE NIGOG



Revue littéraire du début du siècle, *Le Nigog* a marqué, par l'émergence d'idées nouvelles et avant-gardistes, l'histoire littéraire du Québec.

392 pages — 29,95\$



Iolande Cadrin-Rossignol
FÉLIX-ANTOINE SAVARD:
LE CONTINENT
IMAGINAIRE

Pour mieux comprendre ce grand poète québécois et découvrir les richesses de son « continent imaginaire ».

172 pages — 19,95\$

Maurice Émond
ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE
ET DU CONTE FANTASTIQUES
QUÉBÉCOIS AU XX^e SIÈCLE



12 auteurs, 20 textes
288 pages — 4,95\$



Aurélien Boivin
LE CONTE FANTASTIQUE
QUÉBÉCOIS AU XIX^e SIÈCLE

14 auteurs, 25 contes
448 pages — 7,95\$

THÉOLOGIE

Fernand Dumont
L'INSTITUTION
DE LA THÉOLOGIE

L'institution
de la
théologie

Un essai sur la place du théologien dans notre culture.

292 pages — 22,95\$

le magistère
incertain

André Naud
LE MAGISTÈRE
INCERTAIN

Une courageuse remise en question du rôle et de l'influence du Magistère dans l'Église et dans le monde.

272 pages — 22,95\$

une présence active à notre culture

les éditions
fides

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 — (514) 735-6406

Le sybarite, les Pnaumes et le Minotaure



Jean

ÉTHIER-BLAIS

▲ Les carnets

HIER après-midi, pour voir et entendre *Phédre*, j'ai quitté le roman de M. Michel Solomon, *La Troisième Greffe du cœur*. Or le rideau se lève à peine de se lever qu'on parait du Minotaure : le monstre, le mangeur d'enfants, le demi-dieu à qui l'on offre la jeunesse crétoise, qui vit au fond du labyrinthe, dans le mystère et la mort. Je me disais (dans la mesure où j'ai le droit de penser) que ce Minotaure, nous l'avions au milieu de nous, qu'il fait partie intégrante de nos vies, que nous l'admirons et nous inclinons devant lui. Avez-vous déjà tenté d'entrer dans un laboratoire ? Il faut montrer patte blanche. Le mystère est roi. Vous vous perdez dans des couloirs sans fin, au milieu d'hommes et de femmes sérieux, tout à la tâche de sauver ou de transformer l'humanité et le monde, vêtus de blouses blanches, souvent masqués. Et derrière cette mise en scène se trouve notre Minotaure, qui est la pensée humaine. Elle qui a peut-être perdu le sens de son destin, une pensée devenue sauvage, intolérante, sûre d'elle-même, triomphante, dont ont peur même les pouvoirs publics. Nous la nourrissons de milliards de dollars, elle pratique toutes les méthodes de vivisection sur qui bon lui

semble, sauf, peut-être, sur l'homme. Et pourtant non. L'homme lui-même se prête aux expériences les plus abracadabrantes « pour faire avancer la science ». Ainsi, dans la Crète ancienne, des enfants emportés par le fanatisme religieux allaient se jeter dans la gueule du Minotaure. Ils croyaient que leur sacrifice sauverait leur peuple. En entendant le nom du Minotaure, cette vision m'est apparue. Il revient plus tard dans la pièce. *Phédre*, lorsqu'elle avoue à Hippolyte qu'elle l'aime, précise qu'elle l'aurait suivi jusque dans l'autre du monstre sacré. Ce monstre était son frère, comme elle petit-fils du Soleil. Racine l'avait compris. Le Soleil crée, lui aussi, des monstres. La clarté de l'intelligence engendre les pires crimes. C'est le thème du roman de M. Michel Solomon.

Ce livre relève à la fois de la science-fiction et de la prémonition. Mais une prémonition qui repose sur des données précises. Presque à chaque page, on a envie de rire, car M. Michel Solomon a un esprit moqueur et, cependant, on se surprend à frémir. Un vieillard de 150 ans va mourir, ce soir. Il le sait. Il regarde sa vie, qui s'étale derrière lui, pleine de

hauts gestes. Ce J.W. Davidson est un sympathique dinosaure. L'Église veut le canoniser avant même qu'il ne meure. Il se place carrément au-dessus de ce qui n'est devenu que billeses. Nous sommes en 2050. Cela nous semble lointain, puisque nous avons 60 ans. Mais, si l'on a 20 ans ? Dix ans ? Ces jeunes gens verront peut-être l'an 2050. Un enfant de 10 ans, en ce jour où l'on joue *Phédre* à Montréal, aura 72 ans lorsque le roman de M. Michel Solomon aura atteint sa vitesse de croisière.

Notre bambin d'aujourd'hui en sera sans doute à sa première greffe du cœur. Si j'en crois notre auteur sceptique, passionné, ému devant ce que présente l'avenir, notre garçon vivra, humain descendant d'humains, au milieu d'humanoïdes enfants de la science, nés de l'homme et de la femelle du chimpanzé. Il sera un sybarite, ses esclaves lui obéiront au doigt et à l'oeil, créés génétiquement pour servir, ne pensant à rien, ne pouvant se reproduire, des robots enfin. Les laboratoires les produiront en fonction des besoins de l'humanité. Dans *Mon cœur mis à nu*, Baudelaire stigmatise avec violence la paresse des hommes. Dans cet univers créé de toutes pièces par Cosinus, les paresseux s'en donneront à cœur joie. Les Grecs anciens avaient leurs ilotes. La différence est pourtant sensible, puisque certains d'entre eux s'appelleraient Ésope ou Épiclète, lui-même esclave d'esclaves. Sans question de philosophie chez nos ilotes de la seconde moitié du siècle prochain. Dès avant leur naissance, ils auront été programmés à ne pas réfléchir. Pour eux, fermées les

portes de la perception ! Comme tout sera rendu simple : des hybrides aniamisés feront le travail, nos paresseux deviendront des poussahs jousseurs, la caste cosinusienne dirigera le monde comme elle l'entend. Qui sait si le labyrinthe du Minotaure n'était pas une forme de paradis, en regard de ce qui nous attend.

Le thème du livre de M. Michel Solomon est si poignant que j'en oublie presque Davidson et ses aventures. Avant de mourir, il se souvient d'un voyage qu'il fit, 25 ans plus tôt, dans l'Extrême-Nord canadien. Ici apparaît la figure de Clémence Frémont, syndicaliste québécoise, qui se joint à lui dans la capitale Cancoq, là où vivent les Pnaumes, ces créatures hybrides inventées par les savants. Ces misérables forment une sorte de banque d'organes. On les fait travailler comme des bêtes de somme, rendus invisibles par le laser. Ils sont corvéables à merci. Et, lorsqu'un humain a besoin d'un organe, on le prélève chez un Pnaume. L'homme survit, le Pnaume meurt. Mais toute règle scientifique a ses failles. Il suffit qu'un seul de ces Pnaumes échappe à la loi générale, soit doué d'un reflet d'intelligence, pour que le merveilleux édifice s'écroule. Ce Pnaume s'appelle Tom le premier. Il s'attache à Clémence, elle s'attache à lui. L'amour, sentiment inconnu chez les Pnaumes, fera de Tom premier presque un homme. Et l'amour, nous le savons, renverse les barrières, suscite les transformations les plus profondes dans l'humanité, par un enchaînement de causes qui nous sont inconnues. C'est précisément

ce qui se passe dans *La Troisième Greffe du cœur*. M. Michel Solomon, dont l'imagination est débordante et les connaissances dans le domaine de la génétique inépuisables, semble-t-il, a écrit une histoire des expériences dans ce domaine. On en reste pantois. À la fin de son livre, le gouvernement canadien fait détruire les Pnaumes qu'il a créés, comme on brûle un essaim d'abeilles. La politique n'a pas d'âme.

Que de personnages, que d'événements ! L'URSS intervient, les yeux rivés sur le Canada dont elle souhaite faire une république soviétique. M. Michel Solomon me pardonnera de raconter ici une anecdote. On se la répétait à Ottawa, à l'époque où j'y étais diplomate. Pearson, de sympathique mémoire, était allé voir Khrouchtchev. Celui-ci, devant la mappemonde, indique la grande plaine des invasions qui sépare la Russie de l'Europe, la Pologne, en somme. Et puis, il demande à Pearson ce que c'est que cette autre plaine à l'est de la Sibirie. C'est l'Ouest canadien, stratégiquement placé entre l'Union soviétique et les États-Unis. Je vous laisse tirer vos conclusions, dit Khrouchtchev à Pearson. Cette anecdote souligne la précarité de notre situation géographique. Cet aspect, M. Michel Solomon l'exploite avec beaucoup d'intelligence dans *La Troisième Greffe du cœur*. Il est, de toute évidence, un ennemi juré du régime soviétique. Dans d'autres ouvrages, il a raconté la vie des camps. Ici, il démonte le mécanisme de l'esclavagisme, fortement enraciné au cœur de l'homme.

Quelques savants commencent à s'élever contre les tendances actuelles de la science génétique. L'avenir de l'humanité n'est pas rose. Rita Lévi-Montalcini, qui vient de recevoir le prix Nobel, se pose de sérieuses questions sur sa discipline. Les modifications dans le règne végétal mènent directement à des modifications dans le nôtre. Quand créera-t-on des sous-hommes *in utero*, en utilisant des chimpanzés femelles ? Aux Presses d'Oxford a paru un ouvrage des professeurs Walters et Singer sur la création de bébés-éprouvettes, qui a comme sous-titre : « Guide des techniques morales ». Titre obscur et qui, pourtant, se fait comprendre et donne la chair de poule. Un article de la *Chicago Tribune* du 14 mai 1987 entre dans le détail de cette politique génétique. On commence par faire reculer la culture du blé jusqu'au cercle polaire et on se retrouve devant des nains humanoïdes et esclaves. Goethe l'avait prédit dans *Faust*. Mais à quoi sert aux poètes de clamer la vérité ? On ne les écoute pas. Heureux encore si on ne leur intime pas l'ordre de se taire, au nom de toutes les raisons.

Ce livre est passionnant. Il est dommage qu'il n'ait pas atteint le niveau littéraire qui devrait être le sien. Les fautes y abondent. Je me console en espérant que, dans les éprouvettes, on commette aussi des erreurs. Peut-être que l'une d'entre elles nous sauvera.

* LA TROISIÈME GREFFE DU CŒUR
Michel-M. Solomon
Montréal
éditions Humanitas, 1987



Photo Jacques Grenier

VICTOR-LÉVY BEAULIEU : « Notre littérature est devenue assez costaud pour qu'on puisse vivre à l'intérieur d'elle sans avoir l'impression qu'on est en manque de quelque chose. »

Le fleuve de Victor-Lévy Beaulieu

Suite de la page D-1

romanesques tels le génial Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Ferron et d'autres, tu l'aperçois que notre littérature est devenue assez costaud pour qu'on puisse vivre à l'intérieur d'elle sans avoir l'impression qu'on est en manque de quelque chose.

Cette confiance en notre littérature doit-elle être reliée à un nouveau rapport de l'écrivain au Québec ? « Nous avons cru pour une bonne part — nous, les intellectuels et les écrivains — que la politique prendrait la relève de ce que la culture avait assumé par le biais des chansonniers ou de la littérature, par exemple. On a cru ce pays possible. On l'a prouvé par nos livres. On a demandé au politique de le prouver à son tour. Mais peut-être a-t-on fait les choses à l'envers, dit Beaulieu. « Comme intellectuel et écrivain québécois, mon pré-requis, ce ne sera jamais moins que l'indépendance du Québec. Mais, aujourd'hui, je ne fais pas confiance à la politique comme telle pour y arriver. Je fais plutôt confiance à un mouvement de peuple. C'est-à-dire qu'un peuple est là, comme un individu, pour naître, apprendre ce qu'il a à faire et le faire. Dans ce sens, je fais confiance à la loi générale qui veut que, tôt ou tard, nous serons de nouveau confrontés avec notre destin. »

« Alors, je me dis que, comme intellectuel ou écrivain, il s'agit pour moi d'occuper cet espace québécois, de l'occuper intérieurement par mes personnages. Puisque c'est mon travail à moi de créer des personnages qui occupent le territoire. Quand on l'aura assez occupé du côté de l'imaginaire, on va bien voir que le

pays déborde ! »

Cet imaginaire, Victor-Lévy Beaulieu l'explore, dans *L'Héritage*, avec les poètes qu'a lus Philippe Couture, mais aussi avec « les gens du fleuve », selon le premier titre qu'il avait donné à son œuvre. « Ce n'est pas moi qui deviendrais marin mais j'aime bien regarder le fleuve, dit Beaulieu. L'eau, c'est un beau moyen de voyager dans l'imaginaire. »

Ce fleuve, c'est donc celui des poètes. Comme le dit Philippe Couture, qui a lu l'Héritage : ce fleuve qui est toujours le même mais jamais le même bien que paraissant être le même ! Ce fleuve qui nous appartient et qu'on ne maîtrise pas, dira encore l'amoureux d'Albertine. Ou ce fleuve que Victor-Lévy Beaulieu a traversé dans l'œuvre d'un poète comme Michel Beaulieu.

« Au début de son œuvre, Michel Beaulieu parle beaucoup du fleuve et de l'eau. Peu à peu, ce thème se transforme et c'est surtout Montréal qui habite l'imaginaire du poète. Montréal est devenu le fleuve : un fleuve de vie, d'émotions, de sensations. Puis, dans son dernier recueil, *Kaléidoscope*, paru quelques mois avant sa mort prématurée, Montréal est devenu un lieu d'enfermement symbolisé par une chambre où passe une femme évanescence. Comme une petite rigole d'eau qui entre dans sa chambre et qui en ressort sans laisser de trace, contrairement à ses premières poésies où c'était le déferlement, la puissance de la vague qui emportait tout. »

Pour le Québec, le fleuve d'abord été inaccessible, conclut Victor-Lévy Beaulieu. On est venu de France.

Une fois rendus à Montréal ou Québec, on ne semblait plus pouvoir ressortir du fleuve sur les bateaux européens, on faisait naufrage dans le golfe. Jacques Ferron a bien développé cette thématique. Quand il a écrit *La Saint-Élie*, c'était pour montrer qu'avec des bateaux bâtis ici, à Batiscan, oui, on pouvait prendre le fleuve, s'en aller dans les mers du Sud ou ailleurs et en revenir sans faire naufrage. Ferron faisait là une allégorie. Il voulait dire : une fois qu'on est capable, on fait ce qu'on est, il n'y a aucune raison que ça ne marche pas. Mais, si tu essaies de le faire autrement, par origines interposées, sur les bateaux des autres, tu coules. C'est à partir du moment où l'on a inventé notre propre bateau qu'on a pu prendre le fleuve. »

— Jean Royer

L'article 23 au Manitoba

Suite de la page D-1

grands principes généraux. Si la majorité des Manitobains ignoraient les décisions Prud'homme, quel qu'un au sein du gouvernement Schreyer savait qu'en ne faisant pas appel, la cause Forest « pourrait rester dans les greffes ». Lorsque l'entêtement de Georges Forest a dérangé le plan qui avait si bien fonctionné dans le passé, le gouvernement a tenté de mettre sur les épaules d'un particulier le fardeau d'une traduction qui est de ressort gouvernemental. N'est-ce pas ce même gouvernement qui, quelques années plus tard, invoquera très souvent des arguments financiers pour justifier l'enchâssement constitutionnel ? Les frais de traduction semblent tellement exorbitants au gouvernement qu'il a préféré donner plutôt des services à cette minorité remuante.

Attitude pragmatique s'il en fût, il n'en demeure pas moins que les motivations patriotiques ne sont pas l'une des plus pressantes priorités du gouvernement, puisque le premier ministre Pawley admet que la question linguistique porte le numéro 58 dans une liste de 61 priorités gouvernementales. En trivialisant ainsi la question des droits constitutionnels des Franco-Manitobains, le gouvernement Pawley donne le pouvoir à ses opposants, car il accepte la légitimité de leur opposition. Une partie du gouvernement ne semble pas convaincue que les Franco-Manitobains ont réellement des droits historiques et choisit d'ignorer ceux de leurs collègues qui croient à la dualité canadienne.

Les audiences publiques auraient dû pallier des défaillances historiques mais elles devinrent vite un forum idéal d'accusations portées contre le gouvernement. Toutes les volte-face gouvernementales y furent exposées, sans merci : les négociations dans un secret assez relatif, le refus d'audiences publiques alors qu'il était encore temps d'expliquer le problème, la tenue d'audiences publiques alors que le débat avait pris une vilaine tournure, le refus d'imposer la guillotine, ce qui permettait ainsi à la question linguistique d'entrer sur la scène municipale (sans réelle pertinence), le refus d'avoir des amendements à l'entente pour ensuite les imposer de façon unilatérale. Tout cela a donné une perception qui ne correspond pas aux intentions exprimées. De plus, en tentant d'aller à l'encontre des tendances historiques, le gouvernement Pawley est entré de plain-pied dans le cauchemar linguistique qui, jusque-là, avait été l'apanage des gouvernements manitobains du XIXe siècle ou du Québec ou encore du gouvernement fédéral. La controverse qu'il déclenche l'emportera dans une vague de fond qui n'avait pas été prévue.

Si l'opinion publique avait senti que la détermination gouvernementale était très ferme, les tentatives de modification, les refus d'entériner l'entente n'auraient pas changé aussi radicalement le ton du débat. En n'imposant pas sa volonté comme gouvernement au pouvoir, le cabinet Pawley a indiqué, tacitement, que le pouvoir appartient à l'opposition, donc à ceux qui ne sont pas élus pour gouverner mais qui dirigent l'opinion publique. Il a laissé également entendre que



Photo éditions du Blé

JACQUELINE BLAY.

la minorité francophone lui a forcé la main pour arriver à une entente.

La faiblesse apparente des convictions idéologiques ne peut pas être compensée par des raisons économiques. Les volte-face qui s'ensuivent prouveront combien les concessions étaient plus importantes que les intentions et les convictions. Cependant, en faisant des concessions, le gouvernement a perpétué l'ignorance au sujet du passé et des torts à redresser, ce qui n'a pas permis aux Franco-Manitobains de prendre la place à laquelle ils ont réellement droit. Accusés d'usurper une partie du pouvoir, ils doivent disputer aux ethnies une position qui devrait leur revenir de droit. Leur nombre et leur présence sont une menace aux yeux de ceux qui forment la majorité, démographiquement.

Lorsque le gouvernement Pawley capitule devant les opposants à son projet d'amendement, il remet entre les mains des francophones, et ultimement de la Cour suprême du Canada, le pouvoir de changer le cours de l'histoire. Lorsque le jugement est rendu, en faveur de la minorité francophone, une question se pose : le gouvernement va-t-il respecter le jugement ou bien faire comme bien de ses prédécesseurs, l'ignorer ou l'appliquer sans grandes convictions ? (Tous droits réservés, 1988, les éditions du Blé.)

Tous nos surplus à prix de sacrifice

SOLDE LIQUIDATION DE STOCK

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

« La pléiade » à 30% de réduction

Formats poche à .99¢

Des milliers de livres d'enfant à prix incroyables

LE MÉLÉZ
LIBRAIRE

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél. : (514) 273-2841

Hélène Rioux chez les Gens du livre

À la prochaine réunion des Gens du livre, Henri Tranquille et Yves Gauthier recevront Hélène Rioux, le mercredi 3 février, de 17 h à la fermeture, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est). L'écrivain Hélène Rioux parlera de sa conception de la création littéraire et répondra aux questions, de 20 h à 21 h. Renseignements : 747-5226.

Ça s'apprend chez nous!

Ne vous laissez pas prendre au dépourvu. Une formation en secourisme et en RCR, ça sauve des vies et ça s'apprend chez nous! Rappelez-vous que l'Ambulance Saint-Jean est le chef de file dans le domaine de la formation en secourisme au Canada.

Ambulance Saint-Jean